6e ANNEE (7e SÉRIE) N° 27 5 JUILLET 1956

L'AMI DU CLERGÉ

Parait à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine honoraire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

. Qui a découvert l'Amérique ? — II. L'évolution religieuse de Lyautey. — III. La canonisation du B. Jean d'Avila. — IV. La situation économique en Chine. — V. La Pharmacie au XVIIe siècle. — VI. Le Père Tacchi-Venturi. — VII. Lavoisier (1743-1794). — VIII. Renaissance du christianisme. — IX. Missions de l'A.O.F. — X. Les idées contemporaines sur l'âme.

I

Qui a découvert l'Amérique ?

C'est M. Louis Kervran qui nous oblige à poser ette question, par un article publié dans *Homes et Mondes*, en avril 1956, sous ce titre : « *Les eltes ont découvert l'Amérique au IVe siècle* ». ès les premières lignes, il s'élève contre l'enseinement commun, concernant Christophe Colomb.

« Il est, dit-il, des erreurs qui sont tenaces et on ontinue à parler de la « découverte » de l'Amérique ar Christophe Colomb en enseignant que nous ignoions tout de ce continent avant 1492. »

Même erreur, quand on parle des « Indiens » 'Amérique. Colomb cherchait une route des Indes, ar l'ouest. Il crut l'avoir trouvée. Les indigènes u'il ramena furent décorés par lui du nom d'Iniens, sans aucune raison valable. Or, Colomb saait que les marins bretons et basques faisaient e fréquents voyages à travers l'Atlantique et en apportaient, outre de la morue, des fourrures changées avec des indigènes de race jaune, qu'il royait appartenir à la Chine du nord. Il parait u'il fit des efforts considérables pour obtenir des nformations au sujet des itinéraires suivis par ces arins. Mais ils n'étaient pas hommes à livrer eurs secrets. Laissé à ses conjectures personnelles, t croyant que ces marins commerçaient avec la hine du nord, il se persuada qu'en se dirigeant lus au sud, il tomberait sur les Indes. Cette oute le conduisit dans les eaux calmes des Sarasses, si bien que son voyage dura trois mois, lors que les Bretons faisaient la traversée en trois emaines, et parfois moins encore.

M. L. Kervran croit que des Bretons avaient écouvert les Bermudes, en 1367, et il en tire cette onséquence : « Dire que Christophe Colomb a écouvert l'Amérique est donc jouer sur les mots, ar il est certain qu'on peut tous les jours découvrir un aspect de l'Amérique. »

Mais avant les Bretons du XIVe siècle, bien avant même, d'autres navigateurs européens avaient découvert l'Amérique. Des Irlandais s'y étaient installés « depuis 795 au moins, première date certaine ».

Au IXe siècle, un Viking norvégien, chassé de son pays par mesure judiciaire, entraîna tout un équipage avec lui, pour s'établir en Islande. Il y trouva déjà installés avant lui, des Eskimos, d'autres Nordiques, et des moines irlandais. L'Islande devint alors terre norvégienne.

Au siècle suivant, peu avant l'an 1000, des Islandais, bannis à leur tour, se rendirent au Groenland, qu'un Viking avait exploré de 982 à 985. La côte orientale s'étant révélée inhospitalière, ils doublèrent le cap Farewell, — situé à la latitude de Stockholm, et terminant au sud le Groenland. Ce pays, dont le nom, du reste, est d'origine européenne et signifie « vert pays », fut donc colonisé à partir de 986, mais surtout de 1007. Et entre cette colonie norvégienne et le continent américain tout proche, les contacts furent continuels, jusqu'à la latitude actuelle de New-York. Tout cela bien avant Christophe Colomb. Mais les Norvégiens ne furent pas seuls à connaître ces régions.

« Au moins à partir du XIIe siècle, il est établi que des navires bretons et basques venaient directement commercer et pêcher dans ces parages. Le trafic fut actif, à partir du XIIe siècle, entre les côtes de l'Amérique et les pays celtes, ou normands et jamais, depuis, il ne s'est interrompu. On mettait trois à cinq semaines pour aller, moins de trois semaines parfois pour revenir — vents et courants aidant. »

Tout cela est confirmé, dirons-nous à notre tour, par les archives du Vatican. Ouvrons, en effet, l'*Enciclopedia cattolica* au mot « *Groenlandia* », nous y trouverons ce qui suit :

« Découverte (du Groenland) vers l'an 1000 par Erik le Rouge. Peu après le christianisme y fut introduit venant de la Norvège et un évêché y fut créé en 1124, avec siège à Gardar, au voisinage de l'actuelle Julianehaab. Il dépendait d'abord de l'archevêché de Hambourg-Brême, puis de celui de Lund. Au milieu du XIIe siècle, il fut soumis à la juridiction de l'archevêque de Nidaros (Drontheim). Au XIIIe siècle, on comptait à Gardar 16 églises et 2 couvents. En 1926, on a découvert les ruines de la cathédrale de S. Nicolas, érigée en 1150, par l'évêque Arnauld. »

Il est donc indubitable qu'il y eut au Groenland une Eglise relativement prospère. Mais elle disparut entièrement et subitement, à la suite de la fameuse peste noire de 1348. On s'aperçut à Avignon, vers 1350, que l'évêché du Groenland n'envoyait plus les décimes normales [1]. D'après M. L.

[1] Notre auteur dit que ce fut à Rome qu'on s'aperçut de cette lacune. Il n'oublie qu'une chose, c'est qu'en

Kervran, il y aurait eu alors, au Groenland, « 260 bourgs, 16 églises, des monastères et un évêque ». Le roi de Norvège à qui on fit des réclamations, envoya des émissaires au Groenland. Ils ne trouvèrent personne. A Avignon on crut à une plaisanterie. De Norvège, une nouvelle expédition fut envoyée en 1355. Elle trouva les bourgs vides : plus d'habitants, plus de bétail. Et rien n'indiquait que les maisons eussent souffert ! On poursuivit les recherches en Amérique, autour des Grands Lacs, jusqu'à la vallée du Mississipi. Le compte rendu de ce voyage fut remis au roi de Norvège qui le transmit au Saint-Siège. Aucune trace ne fut jamais retrouvée de ces colonies et l'on suppose que les habitants furent victimes de la peste d'une part et des Eskimos de l'autre.

Il reste hors de doute que l'Amérique du nord fut connue des Européens près de 500 ans avant Colomb. Mais L. Kervran va plus loin. Il croit également certain que des Celtes avaient fait le voyage dès le v^e^ siècle, en tout cas au VI^e^. Son titre dit au IV^e^, mais c'est sans doute une erreur d'impression. Il est vrai qu'il fait vivre saint Patrick au milieu du IV^e^ siècle, se trompant sûrement d'un siècle [2].

Il faudrait aussi faire toutes sortes de réserves sur cette affirmation de M. L. Kervran : « Il est établi qu'avant le milieu du IV^e^ siècle, sans qu'on puisse en préciser la date, les Celtes, Irlandais surtout, avaient envoyé des missionnaires dans les îles voisines, Orcades, Shetland, Feroë, Islande. » Cela est d'autant plus invraisemblable que l'évangélisation de l'Irlande, par S. Patrick, n'a vraiment commencé qu'après 432. Quand notre auteur ajoute qu'en 535, saint Brandon (*sic*) allait en 12 jours aux Açores et qu'il est fort probable que c'est en Amérique qu'il parvint cette année, après une traversée de 40 jours, en partant des Açores, il donne à la légende de saint *Brendan* — et non Brandon — plus de consistance qu'elle n'en peut avoir. Qu'il ait touché les Orcades, les Hébrides, et les Shetlands, voire l'Islande elle-même, il n'y a rien d'impossible. Mais M. René-P. Millot, qui a étudié récemment la question, déclare que « c'est vraiment faire trop de place à l'imagination », que de prétendre qu'il aurait découvert l'Amérique près de mille ans avant Colomb [3].

Pour conclure, on doit admettre que par le Groenland, l'Amérique a été réellement connue des Européens environ 500 ans avant la « découverte » de Christophe Colomb. La découverte par les Celtes est beaucoup moins assurée, bien qu'elle reste dans le domaine du possible.

II
L'évolution religieuse de Lyautey

C'est M^me^ Hélène Fortoul, qui, par son mariage avec le commandant Fortoul, beau-fils du Maréchal, était entrée, en 1920, dans la famille de Lyautey, qui nous décrit l'évolution de ce grand homme d'action, dans le même numéro de la revue *Hommes et Mondes* (avril 1956), sous ce titre même.

Lyautey était né dans un milieu profondément traditionnel monarchiste et catholique. Jeune, il avait connu Albert de Mun. Il ne perdit jamais la croyance en Dieu. Mais dans la suite, il avait traversé une période de doutes, d'angoisses religieuses, d'objections, et, probablement emporté par la vie active qui devait être la sienne, il avait pratiquement abandonné la foi de son enfance. Il gardait cependant, de sa jeunesse, des souvenirs ineffaçables, une empreinte, et, si l'on ose dire, une nostalgie inconsciente. En 1875 — il avait 21 ans — il avait passé une semaine à la Grande-Chartreuse. L'année suivante, il y était retourné. Il s'y trouvait alors un ancien officier de l'armée impériale russe, le P. de Nicolaï. Ensemble, ils étudièrent le célèbre passage où S. Jean donne cette fulgurante définition de Dieu : « *Dieu est Amour !* » On a de Lyautey, à la date du 18 avril 1875, un texte qui prouve à quelle profondeur, à cette date, il avait été touché par le sentiment de Dieu :

> « Quel jour que celui où la notion d'infini se dressa devant moi, et où j'eus la vision de Dieu, j'ose le dire, de ce Dieu que mes lèvres honoraient machinalement et que je vis tout d'un coup, concentrant, dans son essence même, toutes ces notions de grand, de parfait, d'infini, d'universel, de nécessaire, qui surgissaient une à une devant mes yeux, immenses déjà séparément, et se ramenant à cette cause unique, dont je proférais le nom depuis tant d'années, sans comprendre ce qu'il recouvrait. O combien j'en aime le souvenir, de ce jour d'histoire où je vis toutes ces choses. Ecrasé, je fléchis, je me prosternai et je pleurai... »

Nous savons cependant que Lyautey confia à Henri Massis, qu'il avait cessé de pratiquer, à l'âge de 29 ans. Il n'en disait guère les raisons. Il se plaignait cependant, parfois, de n'avoir pas trouvé les certitudes qu'il cherchait en certains textes. Il lui est arrivé de dire : « Je vais jusqu'aux dogmes du XIX^e^ siècle, mais je ne conçois guère l'Immaculée-Conception, ni l'infaillibilité du pape. »

On avait l'impression qu'il gardait, au fond de lui-même, un « édifice religieux simplifié », sans aller plus loin. C'était, par ailleurs, l'époque de sa vie active la plus intense. Il est probable que les satisfactions de l'action efficace, durant un temps, ont absorbé toutes les forces de son esprit. Mais ces joies — les joies de ce qu'on est convenu d'appeler la création — ne lui suffirent jamais complètement, ni toujours. Il s'intéressait passionnément aux œuvres des hommes d'Eglise. Volontiers, quand il rencontrait certains de ces hommes — « du P. du Lac aux Oblats de Sion, en passant par les missionnaires du Tonkin, le P. Six, le P. Dumoulin, le P. du Coëtlosquet à Madagascar » — il les questionnait, il s'émouvait en face de leur zèle, de leur dévouement, de leur constance.

M^me^ Hélène Fortoul a commencé à connaître Lyautey, en 1920. C'était au Maroc. Il était tout entier à ses projets d'organisation, de restauration et de mise en marche du pays qui lui était confié. Faisant l'éloge des possiblités qu'il voyait là-bas, il concluait un jour : « C'est le pays où l'on

1350, la papauté n'était pas à Rome, mais en Avignon. Les papes d'Avignon, tous des Français, tenaient bien en règle les comptes des Eglises !

[2] Voir sur ce point le chapitre que j'ai consacré à S. Patrick ; dans l'ouvrage de M. Daniel-Rops : *Le Miracle Irlandais*, Paris, Laffont, 1956.

[3] Cf. Le chap. « *Irlandais au péril des flots* », dans le *Miracle irlandais*, p. 71 et s.

trouve Dieu ! » Il voyait autour de lui une population intensément religieuse. Il entendait régulièrement les appels à la prière des muezzins. Cela ne le laissait pas indifférent. Cela lui rappelait sa propre religion à lui :

« Il est indiscutable, écrit Mme Fortoul, que l'atmosphère religieuse de l'Islam a profondément agi sur l'esprit de Psichari, a préparé — il l'a reconnu — la conversion du P. de Foucauld, comme elle a, j'en suis persuadée, puissamment aidé à l'évolution de Lyautey. »

C'était un homme à la fois intellectuel et doué d'une sensibilité frémissante. Eternellement insatisfait, il éprouvait au fond de lui-même une soif inextinguible. Cette soif était le vide de Dieu. Mais aussi l'appel de Dieu.

Et le grand coup fut frappé, en lui, par son rappel en 1925. Il sentit le néant de toutes les grandeurs humaines. Il doit s'être produit en lui ce qui arriva à Napoléon à Sainte-Hélène. Il s'était installé dans sa propriété de Thorey, mais il s'y sentait comme déraciné, désœuvré, annihilé. L'année 1926 fut pour lui atroce. Il errait dans son domaine comme un fauve en cage. Il se replongea dans son passé de catholique. Son frère, le colonel Raoul Lyautey, sa sœur, comtesse d'Amécourt, étaient restés profondément chrétiens. La maréchale, sans discussion avec lui, pratiquait sa foi et s'adonnait à des œuvres de bienfaisance. De ses proches, ainsi, venait tout de même une sorte de contagion. En 1926, lui qui aimait tant les jeunes, il entrait en contact avec le P. Lejosne, fondateur du Groupe des Etudiants catholiques de Nancy. Il multipliait les entretiens avec lui, il se donnait un rôle « chrétien-social ». Massis, Garric, Lamirand, L'Hotte, tous des « jeunes » et tous pleins d'ardeur, lui plaisaient et l'emballaient. Il trouve là ce qu'il lui faut : une flamme, et comme il dit lui-même, dans une lettre, « un feu rayonnant » une « conviction communicative ».

Mais voici qu'en 1927, sous les ombrages de son parc, il accueille un camp scout. Parmi les routiers, se trouve un étudiant en médecine, plus tard Dr Paul Février, « médecin apôtre passionnément social », et aussi un jeune homme, Patrick Heidsiek, qui sera six ans plus tard : l'abbé Heidsiek. Patrick surtout entra très vite dans son intimité. Lyautey voulut entretenir avec lui une correspondance suivie. Ce jeune étudiant, qui se sentait appelé au sacerdoce, cet itinéraire mystérieux où l'on sentait l'action d'une force inconnue, c'était pour Lyautey quelque chose de palpitant. Entre le jeune séminariste et le maréchal, très vite les plus graves questions de théologie et d'exégèse avaient été abordées. Un jour vint où il dit à Mme Fortoul : « Lisez çà ! » C'étaient les lettres de Patrick Heidsiek. Elle lut. Et quand elle eut fini, les larmes aux yeux, il dit simplement : « Vous voyez où j'en suis ! »

Le 28 décembre 1928, en lui annonçant sa prise de soutane, Patrick concluait ainsi sa lettre: « Sans formules convenues, voici mon vœu le plus cher, et je le forme pour vous de toute mon âme : la découverte, la réalisation de l'amitié du Christ, de cette amitié qui devance et qui surpasse toutes les autres et qui en est la source. »

A quoi le maréchal répondait :

« Sache simplement que ta lettre m'a fait grand bien. Depuis mon nouveau charmant curé, au voisinage fréquent des Oblats de Sion, et mon intimité avec le P. Lejosne, je vis dans une atmosphère dont je m'imprègne de plus en plus. A cette communion intellectuelle, et morale, dans laquelle je vis avec eux, je sens chaque jour de plus en plus s'ajouter le besoin d'une communion totale. Ta lettre m'est arrivée merveilleusement à point. Je vois le travail intérieur de mon âme... Et ma conclusion, c'est de te dire : Prie bien pour moi, les temps sont peut-être venus et proches. »

Enfin, le jeudi saint de 1930, il écrivait :

« Mon cher Patrick, j'ai reçu ce matin la communion pascale de mon curé de Thorey. Ai-je à en dire davantage ! Mais il s'agit de persévérer et il me faut plus que jamais tes prières. »

Et il persévéra ! Il fut en rapports étroits avec le cardinal Verdier, qui lui ménagea une cellule au séminaire d'Issy-les-Moulineaux, où il aimait à aller se recueillir.

Dans une de nos dernières Causeries, nous avons rappelé la formule capitale de Napoléon, dictant à Montholon : « Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, où je suis né, il y a plus de cinquante ans. »

Quelque chose de tout à fait semblable se trouve chez Lyautey. Car il avait composé lui-même, avec un soin minutieux, son épitaphe, et elle était ainsi conçue :

« *Décédé dans la religion catholique, dont il reçut en pleine foi les derniers sacrements.* »

« En pleine foi », il avait tenu à cette incise. Il ne voulait pas que l'on crût, de sa part, à une attitude, à un conformisme formaliste. On peut donc dire qu'il est mort dans un acte de foi. Cette heureuse mort survint le 27 juillet 1934. Vingt-deux ans ont passé et tout ce qui arrive au Maroc et dans l'Afrique du nord contribue à faire regretter le grand homme dont le nom est inséparable de ces régions tourmentées !

III

La canonisation du B. Jean d'Avila

Dans la revue madrilène *Ecclesia* du 5 mai 1956, M. Juan Sanchez, vice-recteur du Collège espagnol de Rome, et postulateur de la cause du B. Jean d'Avila, intitule un article : « *Il manque seulement deux miracles pour pouvoir invoquer comme saint le B. Jean d'Avila.* » Une fois de plus rappelons la carrière de ce brillant apôtre de l'Andalousie.

Né à Almodavar del Campo, en 1499 ou 1500, environ 9 ans après Ignace de Loyola, il fut étudiant à Salamanque et Alcala, notamment sous Dominique de Soto. Son évêque l'empêcha de partir pour les missions d'Amérique. Il s'adonna à la prédication populaire, dans les diocèses de Séville, puis de Cordoue et de Grenade, réunit des disciples enthousiastes, fonda des collèges, dirigea les âmes, exerça une influence merveilleuse sur tous ceux qui l'approchaient. On compte parmi ses amis un Jean de Dieu, un François de Borgia, une Thérèse de Jésus : C'est tout dire ! Son chef-d'œuvre est un traité mystique intitulé : *Audi, filia !* Une perle. Il mourut à Montilla, province de Cordoue, le 10 mai 1569. Il laissait une réputation de sainteté qui ne cessa de grandir. En 1623, la Congrégation des Prêtres Originaires de Madrid prenait

l'initiative d'un procès de béatification. Le procès informatif se termina en 1628. Mais à Rome, le dossier resta enterré jusqu'en 1759. Le 8 février de cette année-là, fut promulgué le décret d'héroïcité des vertus. Il fallut cependant plus d'un siècle encore, pour que Léon XIII, dont la pieuse curiosité était universelle et qui avait étudié et compris la figure du P. d'Avila, procédât à sa béatification, le 6 avril 1894.

Le moment semble venu d'aboutir à la canonisation. Depuis quelque temps, on a beaucoup écrit sur le bienheureux. On a fait de ses œuvres une admirable édition critique complète, publié diverses biographies. Il s'est fondé une revue intitulée « *Maestro Avila* ». Il s'est tenu même une « Semaine aviliste nationale » à Madrid ; des réunions, des congrès, des conférences, des pèlerinages. Tout semble donc converger vers la canonisation de notre bienheureux. Deux faits récents en ont souligné l'opportunité : en premier lieu, le bienheureux a été proclamé Patron principal du clergé espagnol séculier ; en second lieu, le pape Pie XII a signé le 14 mars 1952, la réouverture de la cause.

Ces deux mesures, qui indiquent à merveille l'intérêt que le Souverain Pontife prend à la glorification de ce grand apôtre, avaient été préparées par une adresse postulatoire signée de tous les évêques d'Espagne et par une lettre très pressante du chef de l'Etat, le général Franco. A Rome, le cardinal Cicognani, préfet de la Congrégation des Rites, n'a pas craint d'exprimer, à maintes reprises, dans la chapelle du Collège espagnol de Rome, son vif désir de pouvoir s'occuper de la cause d'un si grand homme et de la conduire à bonne fin.

Que manque-t-il donc encore ? Uniquement la condition qui est contenue dans le canon 2.138 du Code de Droit canonique :

> « Pour la canonisation des bienheureux qui ont été formellement béatifiés, est exigée l'approbation de deux miracles survenus après la béatification formelle. »

Notons que s'il s'agit d'une béatification seulement « équivalente », c'est-à-dire résultant de l'approbation pure et simple d'un culte ancien, il est exigé l'approbation de *trois* miracles, et non de deux seulement, en vertu du second paragraphe du même canon. Ce sont donc ces deux miracles que l'on attend. Et c'est pour les obtenir que don Juan Sanchez, postulateur de la cause, lance son appel. On n'obtient les miracles, en effet, qu'en les demandant. On ne les demande que si la confiance des fidèles est mise en éveil. La Mutuelle du Clergé espagnol a donc imprimé par milliers des estampes représentant le bienheureux. Ces images sont accompagnées de formules d'invocations en l'honneur du bienheureux et de prières de neuvaines, que l'on a répandues à travers tous les pays de langue espagnole. Si les miracles survenaient promptement, la canonisation du bienheureux serait l'affaire de très peu de temps. Tous ceux qui ont la moindre connaissance des œuvres du B. Jean d'Avila tiendront à se joindre aux désirs et aux prières du peuple et du clergé espagnol, dans le but que nous venons d'indiquer !

IV

La situation économique en Chine

C'est toujours avec une grande curiosité que nous cherchons à savoir ce qui se passe dans les immenses régions que domine le communisme. *La Revue de l'Action populaire* d'avril 1956, par la plume de A. Henrion, cherche à nous instruire de « *La situation écnomique en Chine* », s'appuyant uniquement sur la presse communiste chinoise.

Le *Quotidien du Peuple*, du 23 mai 1955, donnait en un gros titre, l'avertissement suivant : « *Il n'y a pas de Rideau de Bambou en Chine* ». De fait, au cours des derniers mois, de nombreuses délégations étrangères ont été reçues par les autorités communistes et de la façon la plus chaleureuse. Elles ont pu admirer « la propreté des rues, l'exactitude des trains, la scrupuleuse honnêteté des agents du gouvernement. »

Un fait est incontestable, c'est que la Chine, devenue communiste en 1949, comptait en 1953, 601.912.371 habitants, dont 41 % ont moins de 18 ans. C'est le quart de la population du globe.

Malheureusement, c'est un pays très en retard sur les Etats hautement civilisés. Ce n'est qu'en 1951 que le plan d'industrialisation a commencé, sous la haute direction d'experts russes. Ces derniers ne cachent pas leur sentiment : « Il faudra, disent-ils, cinquante années pour rattraper les pays industrialisés les plus évolués. » On a cependant en vue déjà trois plans quinquennaux, dont le premier est entré en activité en 1953. Il a fait l'objet d'un rapport important, par Li-Fu-Chun, au Congrès national du peuple de juillet 1955. Le trait essentiel, à retenir, est que la Chine vise avant tout à se donner une industrie lourde. Tout doit être subordonné à cela. C'est la « construction de base », celle qui, selon Li-Fu-Chun, rendra « le pays fort et prospère et le peuple heureux ». Par industrie lourde on entend la production de l'acier, de la fonte, du charbon, de l'électricité, du ciment. Le plan prévoit en outre la création ou réfection de 4.000 km de voies ferrées et de 7.100 km de grandes routes. La Chine tend à avoir sa première usine de construction automobile, capable de livrer 30.000 camions par an. Une seconde usine devant produire 15.000 tracteurs par an ne sera achevée — selon le plan — qu'en 1959. Pour aboutir, on néglige de parti-pris l'industrie légère et l'alimentation. N'oublions pas que la Chine est avant tout un pays agricole. Mais on ne voit pas la possibilité de moderniser l'agriculture avant cinq plans quinquennaux, c'est-à-dire avant 20 à 25 ans ! Or, il y a 110 millions de familles vivant de l'agriculture et s'y adonnant exclusivement. Chaque famille, en principe, exploite environ 20 ares, soit un cinquième d'hectare. On cherche : 1° à éliminer les « kulaks » ou paysans riches ; et 2° à grouper les exploitants en coopératives agricoles, chaque coopérateur gardant, durant une période de transition, la disposition d'un lopin de terre égal à 5 % de la propriété moyenne du village, c'est-à-dire environ 100 m² ! Li-Fu-Chun a annoncé qu'à la fin du plan, en 1957, le tiers des 110 millions de familles paysannes aura été ainsi regroupé. Mao-tsé-Toung a insisté en personne, devant la 6e session plénière du Parti — du 4 au 11 octobre

1955 — pour que ce regroupement soit poussé à outrance. Il voudrait que la moitié des familles soit regroupée vers 1958 et la totalité vers 1960.

On ne peut douter qu'un immense effort soit fait en ce sens. Mais de grosses difficultés se présentent. La presse communiste — passablement contradictoire — mélange les appels mystiques, les bulletins de victoire enthousiastes, les statistiques impressionnantes, et les expressions d'inquiétude ou d'impatience. Pour compléter ce que dit ici l'article d'A. Henrion, il convient de faire appel aux données nombreuses et précises rassemblées par le P. Léon Trivière dans tous les numéros du *Mission Bulletin*, édité à Hong Kong. Il semble certain que les efforts du gouvernement sont contrecarrés par de puissants mouvements contre-révolutionnaires que ne favorisent que trop les insuffisances alimentaires. Le nombre des sabotages attribués, dans le domaine agricole, aux contre-révolutionnaires ne cesse de grandir. Il a été en 1954 de 165 % plus élevé qu'en 1953. Plus de 560 affaires importantes de sabotage de coopérative agricole furent dévoilées, en 1954, pour la seule province de Shansi. Des révoltes provoquées par des éléments contre-révolutionnaires ont éclaté en général dans les districts ruraux et dans les villages où la réforme agraire et le mouvement de répression des contre-révolutionnaires n'avaient pas encore été conduits à leur terme. Le ministre de l'Agriculture a dû mettre en garde l'opinion publique contre ce qu'il a appelé « les rumeurs et complots contre-révolutionnaires ». Et que disaient ces rumeurs ? C'est le ministre lui-même qui nous l'apprend :

« Certains disent que la socialisation de l'agriculture est un échec et que les paysans vivent dans un enfer... »

On pourrait multiplier les citations de ce genre qui sont tirées du *Mission Bulletin* de mars 1956.

Mais l'article d'A. Henrion que nous analysons ne cache pas non plus que la situation agricole est loin d'être brillante en Chine. D'une part la presse fait état d'une pénurie de denrées alimentaires. D'autre part, le gouvernement publie des statistiques d'un optimisme invraisemblable. La production des grains alimentaires — riz, blé, millet — qui sont à la base de la vie chinoise, se serait accrue régulièrement. On s'étonne cependant de voir accuser une augmentation, même en l'année 1954, alors que les riches régions à riz furent dévastées par les inondations. Ce qui donne des doutes sur l'exactitude des statistiques officielles, c'est que des contradictions existent souvent dans les données qu'elles comportent. Ainsi, le gouvernement annonce avec fierté qu'il a pu exporter du riz. Et il l'a fait réellement vers les Indes et Ceylan. Mais le *Quotidien du Peuple* du 29 avril 1955, reconnaissait qu'on avait dû importer du riz de Birmanie. Et ce double mouvement s'explique par le fait que la Chine exporte du riz de qualité supérieure et importe du riz inférieur, pour sa propre nourriture. Ce qui est incontestable d'autre part, c'est qu'une véritable famine sévit dans les contrées ravagées par les terribles inondations de l'an dernier, aggravées par la rigueur anormale de l'hiver et la sécheresse totale du printemps. Le *Ta Kung*, journal de Tientsin, du 27 mars 1955, reconnaissait que la famine affectait « plusieurs dizaines de millions » d'habitants des vallées inondées. Le même journal, dans son N°du 30 avril 1955, estimait à 150 millions, le nombre des paysans souffrant de la disette. Il n'est donc pas douteux que dans ce pays essentiellement agricole, la situation économique est lamentable, dans le domaine de l'alimentation.

Peut-on dire, tout au moins, que les souffrances des paysans permettent une éclatante revanche dans le domaine de l'industrie lourde ? Il ne le semble pas. Faute de devises étrangères et par suite d'importations insuffisantes, les matières premières manquent : caoutchouc, aluminium, plomb, chrome, essence, graisses industrielles, pâte à papier, etc. En second lieu, l'industrie manque de main-d'œuvre qualifiée. Il n'y a pas de cadres compétents. Les techniciens russes ont bien accepté de former des ingénieurs et des spécialistes. Mais ils sont obligés de faire vite et cette précipitation nuit aux résultats obtenus. La condition première pour entrer dans les cadres est d'être membre du Parti, mais cela ne donne pas nécessairement les aptitudes indispensables. Aussi les accidents sont-ils nombreux, soit dans l'exploitation, soit pour les ouvriers eux-mêmes. Comme en Russie, les syndicats de travailleurs n'ont d'autre rôle que de défendre la politique de production et d'économie du gouvernement, contre les revendications ouvrières. Lors de son récent voyage en Chine, M. Attlee avait souligné ce renversement du rôle syndical.

Quant aux résultats, il faut s'attendre à ce qu'ils soient fortement déficients. Le gouvernement impose ses normes de production. Dans la hantise des objectifs imposés, dans la crainte des mises en accusation et des « autocritiques », on veut produire à tout prix, ou en avoir l'air. De là une agitation désordonnée et trompeuse. De là des malfaçons grossières.

« Les journaux rapportent maints exemples de cette activité brouillonne : 980 tonnes d'acier, provenant des aciéries de Dairen sont inutilisables (*Quotidien du Peuple*, du 28 mai 1955) ; poussier et pierres grossissent les tonnages de charbon (*ibid.*, 12 juin 1953) ; ... Dans leur hâte de faire rouler les trains et d'établir de beaux rapports d'activité, les cheminots laissent les marchandises en souffrance dans les entrepôts (*ibid.*, 19 août 1955). »

Ce dernier trait est affolant. Si nous comprenons bien, il s'agit de trains qui partent à l'heure, ce qui permet de vanter l'exactitude dans l'horaire, mais qui partent *à vide*, parce qu'on n'a pas pris le temps de charger les marchandises, ce qui est un gaspillage invraisemblable !

On comprend que le gouvernement se raidisse. La Conférence du Parti, en mars 1955, a mis sur pied une nouvelle organisation de contrôle, avec Comités locaux et Comité central, auquel les premiers peuvent faire appel, afin de mieux surveiller les activités des Comités et des membres du Parti. Les tribunaux ont maintenant accès aux usines et aux mines, pour y instruire les trop nombreux cas de « sabotage » et de « vol de la propriété publique ». On compte 3.795 tribunaux itinérants qui vont de village en village, afin de sévir contre les saboteurs de la collectivisation, et les kulaks récalcitrants. Leur compétence s'étend à tout ce qu'on appelle les « délits contre-révolutionnaires ». Les camps de travail forcé ont reçu une consécration

officielle, le 7 septembre 1954, par une « Réglementation sur le travail forcé en République Populaire de Chine ». Le ministre, en promulguant cette constitution reconnaît qu'elle ne fait que donner forme légale aux agissements antérieurs. Et il se réfère, en plusieurs points, « à ce qui se passe en Russie soviétique ». Selon un éditorial du *Quotidien de Pékin,* 83 % des prisonniers seraient soumis au travail forcé.

Que conclure de tous ces faits ? Il est évident que le gouvernement chinois, en jouant sur le patriotisme et en se donnant pour but d'élever le niveau de vie de ses ressortissants, et de faire accéder la Chine au rang qui lui revient parmi les grandes puissances, ne saurait être blâmé, s'il employait, pour une fin si respectable et si légitime, des moyens honnêtes ou simplement humains. Les dirigeants communistes ont raison d'offrir à un peuple malheureux du travail et des buts. Mais les moyens employés sont-ils acceptables ? La fin justifie-t-elle les moyens ?

« L'industrialisation capitaliste du siècle dernier, répond notre article, a été certes, elle aussi, inhumaine, mais la révolte ouvrière est née justement de ces excès. Est-il désirable que la Chine, pour réaliser un « appareil de production » qu'elle espère capable de rivaliser avec celui des nations « capitalistes », emploie, en fait, des méthodes comparables ? »

Mais de même que notre capitalisme matérialiste a *sacrifié l'âme* pour aboutir, et a, de ce fait, diminué l'homme, créé un équilibre instable dans l'humanité, installé la haine entre les classes, le communisme est en train de faire la même chose, sur une échelle encore plus vaste !

« Le peuple chinois, écrit M. A. Henrion, sera-t-il, dans trente ou cinquante ans, un peuple riche, puissant, efficace ?... Qui peut le dire ? Mais pourquoi faut-il que cette expérience soit tentée au prix de l'âme de ce peuple et de sa plus intime liberté, au prix de ses richesses et de ses aspirations spirituelles, au prix peut-être de sa paix — et de la nôtre — bien précaires quand la volonté de puissance ne connaît plus de limite ? »

Reconnaissons que l'énigme chinoise est le plus redoutable mystère de l'avenir planétaire !

V

La Pharmacie au XVII^e^ siècle

L'excellente revue : *XVII^e^* siècle a consacré tout son numéro de janvier à un seul sujet : *Les Sciences au XVII^e^ siècle.* Des spécialistes réputés y examinent successivement la représentation du monde physique à l'époque classique, — la Biologie au XVII^e^ s., — la Pharmacie, — l'Enseignement des mathématiques, — l'œuvre astronomique de Képler, — la Vie scientifique. — De ces divers articles, nous retiendrons ici celui qui concerne la *Pharmacie.* Il est dû à M. Ch. Bedel, professeur d'Histoire de la Pharmacie à la Faculté de Pharmacie de Paris. Il expose d'abord la position sociale des apothicaires, en France, à cette date.

Les apothicaires ne formaient qu'une corporation, à Paris, avec les épiciers, tandis qu'à Cambrai, ils étaient unis aux médecins, à Brest aux chirurgiens, à Provins aux merciers et drapiers.

Pour devenir apothicaire, il fallait, comme en toute autre corporation, passer par les deux degrés de l'apprentissage, qui durait en principe 4 ans, et du compagnonnage, qui durait six ans. L'apprenti était traité par son patron en membre de la famille. Le compagnon faisait le plus souvent son tour de France, pour s'initier aux procédés en usage ailleurs, mais il va de soi qu'il se rendait plus volontiers dans les grands centres universitaires, notamment à Montpellier, dont la Faculté de médecine était célèbre, à Paris dont l'université dépassait toutes les autres. Les compagnons apothicaires suivaient soit les cours médicaux, soit des cours particuliers institués par les apothicaires eux-mêmes. Le premier cours de ce dernier genre connu est celui de l'apothicaire Nicaise Le Febvre, qui professa à Paris, de 1647 à 1651. Vers 1675, professait le célèbre chimiste Lémery, né à Rouen en 1645 et mort à Paris, en 1715. Il était protestant et il avait émigré un temps en Angleterre, mais il rentra en 1683, abjura le protestantisme, et put exercer librement dès lors la pharmacie. Son cours de la rue Galande eut une vogue énorme. Non seulement on y voyait une foule bruyante d'étudiants, mais des équipages de seigneurs, des chaises à porteur de grandes dames. Il fit une véritable révolution dans la chimie pharmaceutique. En 1699, il entrait à l'Académie des Sciences.

A quoi aboutissait tout cet enseignement ? L'apothicaire, alors comme aujourd'hui, mettait à contribution les trois règnes : végétal, animal et minéral. Au règne végétal, il empruntait les tisanes, les extraits de plantes, et il ne se bornait déjà plus aux plantes indigènes, mais utilisait en grand les plantes exotiques, dont un grand nombre étaient cultivées au fameux *jardin du roi,* modèle du jardin des plantes et berceau de la faculté de pharmacie. En 1638, il comprenait déjà plus de mille espèces de plantes. Ce fut notamment au XVII^e^ siècle que le quinquina fut importé par les jésuites, puis vulgarisé, et de même l'ipéca. Mais il y eut, au XVII^e^ siècle, un véritable engouement pour les remèdes d'origine animale : sang, graisse, sécrétions, concrétions provenant de divers animaux. Mais on utilisa aussi des animaux entiers : grenouilles, vipères, scorpions, vers de terre, cantharides, fourmis, ou des parties d'animaux : os, corne de licorne, « génitoires de lièvre », appelé *castoreum.* Vers la fin du siècle, la vogue se détourna de ces remèdes. Lémery et Charas, les deux grands maîtres de la Pharmacopée d'alors ne retiennent plus comme médicaments que le cerveau, les cheveux, le sang et l'urine de certains animaux ou individus.

On utilise aussi et de plus en plus des produits du monde minéral. Le saphir rend joyeux et paisibles ceux qui le portent, le rubis est cordial, la hyacinthe fait dormir, l'or est très utilisé. Sur ordonnance de Valot, son premier médecin, Louis XIV prit des tablettes d'or et de perles. Les produits chimiques entrent alors en ligne, sur l'initiative du fameux Paracelse : le sulfate de magnesium découvert par Wicker, en 1616 ; le sulfate de sodium, par Galuber, vers 1625 ; le sulfate de potassium et le nitrate d'argent fondu, par Glaser ; l'acétate d'ammonium par Minderer, d'Augsbourg, en 1616 ; le tartrate de sodium et le potassium, par Elie Seignette, de La Rochelle, en 1672. Vers 1670, Jean Beguin met à la mode, comme purgatif, le

calomel, déjà connu des Hindous. Mais on se bat avec passion autour de l'antimoine, signalé déjà par Paracelse. Les médecins sont contre son emploi, les apothicaires sont pour. Guy Patin est à la tête des premiers. La lutte fut longue et pathétique. Mais, en 1658, le jeune Louis XIV — 20 ans — fut atteint à Calais par la scarlatine. Un empirique, nommé Dusausoy, d'Abbeville, le soigna par du vin émétique, contenant de l'antimoine. Or, le roi guérit. Ce fut la victoire décisive pour les fanatiques de l'antimoine ! On sait que cette substance agit à la façon de l'arsenic et entre dans une foule de combinaisons. Il a joué un rôle considérable en Pharmacopée, sous le nom d'*émétique,* dont le vrai nom est *Antimoniotartrate acide de potassium.* Dès 1666, la Faculté de médecine admit le vin émétique parmi les « remèdes purgatifs ».

Depuis 1638, il existait un formulaire officiel intitulé *Codex medicamentarius seu pharmacopea parisiensis,* très vite imité en province. C'est dans ce formulaire que les pharmaciens ou apothicaires apprenaient à traiter, dans leurs laboratoires, les nombreux produits qu'ils voulaient transformer en médicaments. Il faut reconnaître que nos ancêtres ont avalé, sous ce nom, de bien drôles de choses :

« C'est ainsi, dit l'article que j'analyse, que l'on obtenait l'essence d'urine, les huiles d'excrément, par exemple, en s'inspirant des principes contenus dans les pharmacopées de Moyse Charas et de Nicolas Lémery. »

On trouvait dans ces livres un grand nombre de recettes. Mais la plus célèbre de toutes, bien abandonnée de nos jours, était la *thériaque,* dans la préparation de laquelle n'entrait pas moins de 64 ingrédients, à cette époque. L'histoire de ce médicament est l'une des plus piquantes qui soient. La thériaque était en effet un électuaire célèbre, qui passait pour avoir été inventé par Mithridate, comme antidote contre toutes sortes de poisons. Elle contenait primitivement 45 à 50 ingrédients d'origine végétale et deux d'origine animale. Elle porta les noms de Thériaque d'Andromaque, d'électuaire thériacal, d'électuaire opiacé polypharmaque. Elle avait été vantée par le très illustre Galien, qui en avait donné une composition fixe, dans la seconde moitié du IIe siècle. En fait, elle avait été constamment modifiée, selon les pays. Venise eut un temps le monopole de cette drogue et elle donnait lieu, en sa fabrication, à des réjouissances publiques. A Paris, en 1667, la *semaine de la thériaque* eut lieu, en public, au mois de février, par Moïse Charas, le célèbre apothicaire de Monsieur, frère du roi, en présence des magistrats, des médecins de la Cour et de plusieurs membres de la Faculté de médecine. Il en fut fabriqué, avec un cérémonial particulier, 300 livres et Charas fit un cours sur les substances utilisées et cela devint l'objet d'un ouvrage de 300 pages. La thériaque était employée comme stomachique, mais on la considérait comme une véritable panacée. On croit de nos jours qu'elle tirait la majeure partie de son action de l'extrait d'opium qui s'y trouvait dans la proportion de 25 milligrammes par 4 grammes. Partout du reste, la fabrication de cette drogue était entourée de solennité et dans tous les pays on y attachait une importance extraordinaire. Grandeur et décadence !

Citons enfin, pour terminer, que l'eau de Cologne naquit vers 1650, le laudanum fut imaginé par l'abbé Rousseau, le baume tranquille, par le P. Aignan, dit aussi le P. Tranquille, vers 1680. N'oublions pas de mentionner, avec notre auteur, le rôle immense joué par le clystère. La seringue passa pour l'attribut essentiel de l'apothicaire.

« Mais, dit M. Bedel, l'apothicaire supportait d'autant plus aisément ces quolibets que l'administration des clystères était pour lui une source de revenus importants. »

C'était peut-être aussi l'une des raisons pour lesquels le métier d'apothicaire était un métier « dérogeant », pour les membres de la noblesse !

VI

Un très grand érudit : Tacchi-Venturi

On le croyait mort depuis longtemps. Le silence en effet s'était fait autour de son nom qui avait connu la célébrité. En réalité, le P. Tacchi-Venturi, né le 12 août 1861, est mort seulement au début de 1956, à près de 95 ans. La *Civiltà cattolica,* dont il fut le collaborateur assidu, depuis 1890, lui a consacré un article reconnaissant, par la plume du P. Scaduti, S. J., dans son numéro du 7 avril 1956.

Il appartenait à une famille d'avocat de la Rote. Son père avait dû s'établir à Sanseverino, dans la Marche d'Ancône, et il y resta jusqu'en 1876. Pierre était le sixième de huit enfants. Il fit ses premières études à Sanseverino, mais son maître Pacifico Falusca l'emmenait souvent à la chasse et il y montrait une telle passion, que l'on eut des doutes sur la persévérance possible de sa vocation religieuse, quand elle se déclara ! On n'enseignait pas le grec, à Sanseverino. C'est pourquoi, le jeune Pierre dut s'appliquer seul à cette langue, ce qui le fit échouer à la licence, en 1876. Qui aurait cru qu'il deviendrait, par la suite, un maître dans la langue d'Homère ? Pour achever ses études, il vint, avec toute sa famille, à Rome. Il y devint élève du Séminaire romain, de 1876 à 1878 et il y puisa, sous Giuseppe Tomasetti, le goût de l'histoire où il devait exceller plus tard. Sa vocation religieuse fut d'abord incertaine. Serait-il prêtre séculier ou religieux ? Les Exercices spirituels qu'il suivit en 1878 le laissèrent hésitant. Il se décida cependant pour la Compagnie de Jésus, fut accepté par le provincial, et partit le 10 novembre 1878. Pour son noviciat, il vint d'abord en France, Aux-Alleux, près de Cossé-le-Vivien, dans la Mayenne, où se trouvait alors un noviciat réfugié d'Italie. Mais la persécution de Jules Ferry, en 1880, obligea les jeunes jésuites à rentrer dans leur pays. Ce fut à Naples que s'acheva pour Tacchi-Venturi, ce noviciat voyageur. Il reprit ensuite le cours de ses études, notamment à la Grégorienne, à Rome. Il passa à l'Université de Rome, très brillamment, son doctorat ès-lettres. Le 26 juillet 1892, il était ordonné prêtre.

Mais l'œuvre principale de sa vie allait être celle que lui confia, après son troisième an, à Chieri, en 1896, le T. R. P. Martin, général de la Compagnie : d'écrire l'Histoire de la Compagnie en Italie. Dans tous les pays, en effet, et dans les langues de ces pays mêmes, l'ordre était donné d'écrire cette histoire qui n'existait pas en-

core sur des bases vraiment scientifiques. Tacchi-Venturi eut l'honneur de coopérer, pour l'Italie, c'est-à-dire pour la part la plus importante à cette vaste entreprise. Il s'y adonna sans arrêt, jusqu'à la Grande-Guerre. Il avait alors sa chambre au Collège Pio Latino-Americano. En fait, il était presque toujours en route, visitant les dépôts d'archives et les bibliothèques et prenant contact avec les érudits de tous les pays. A Naples, il fut en relations avec Benedetto Croce, le célèbre philosophe. A Milan, il connut le bibliothécaire de l'Ambrosienne, don Achille Ratti, le futur Pie XI.

Il réunissait de la sorte d'immenses matériaux. De temps en temps, il en détachait pour la *Civiltà cattolica* quelque morceau spécial : *Notes historiques et topographiques sur la Rome du XVI^e siècle ; — Les maisons habitées à Rome par saint Ignace ; — Vittoria Colonna, instigatrice de la Réforme catholique ; — Nouvelles lettres inédites de Vittoria Colonna.* Pour situer la fondation de la Compagnie dans son cadre historique, il publiait en 1908, un volume important sur l'*Etat de la Religion en Italie, vers le milieu du XVI^e siècle.* Et ce volume, deux ans plus tard, repris et complété devenait le tome I de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus en Italie*, avec ce sous-titre : *La vie religieuse pendant le premier âge de l'Ordre avec appendice de documents inédits* (1910, Rome et Milan). C'était un énorme volume de XL-724 pages. Il lui assura immédiatement la plus haute notoriété. Par lui, le sujet était renouvelé.

C'est surtout depuis ses travaux que l'on a compris que l'expression : *Contre-Réforme catholique* était erronée. Cette expression, en effet, donnait à entendre que l'Eglise catholique avait connu comme une rupture de continuité, vers la fin du XV^e siècle. Il avait fallu les « coups de trique » de Luther, et la Réforme protestante, pour la faire sortir des hontes de la décadence. Le Concile de Trente, tardivement, avait opéré une « Contre-Réforme ». C'est tout à fait faux. Les travaux de Tacchi-Venturi démontrèrent que la vraie Réforme — la seule vraie, celle de l'Eglise catholique — était en marche par la seule poussée de la sainteté, avant la *Révolte* de Luther, qui ne fut à aucun degré une Réforme et n'en mérita jamais le nom. La démonstration de Tacchi-Venturi a fini par s'imposer aux historiens contemporains.

En 1922, il publiait la première partie de son tome II : *De la naissance du Fondateur à l'approbation solennelle de l'Ordre*, Rome, LXIV-421 pages. Il se disait alors « désormais proche du couchant ». Mais il vécut encore 34 ans, car il ne devait mourir que le 18 mars 1956, à l'âge que nous avons dit de près de 95 ans. Il eut le temps de voir ses thèses triompher sur toute la ligne. A la suite de la seconde Guerre, on vit ce vieillard de 86 ans se remettre à l'œuvre avec une fougue juvénile. En 1951, il publiait enfin la seconde partie de son tome II : *De l'Approbation solennelle de l'Ordre à la mort du Fondateur* (1540-1556), Rome, XXX-717 pages.

Par ailleurs, le P. Tacchi-Venturi s'occupa de beaucoup d'autres points d'histoire, notamment de la publication des *Œuvres historiques du P. Matteo Ricci*. Mais il eut en outre, de la part du pape Pie XI, à faire œuvre d'agent politique semi-secret. Il servit — très habilement du reste — d'intermédiaire entre le Saint-Siège et Mussolini, pour les Accords du Latran, et pour le règlement des conflits autour de l'éducation de la jeunesse italienne. Il fut, a-t-on pu dire, la « goutte d'eau qui finit par creuser le rocher ». C'est la part du mystère dans sa vie, qui fut, par ailleurs, celle d'un pieux religieux, très attaché à la Compagnie, à son vœu d'obéissance et de pauvreté, très charitable envers les pauvres et les malades. Il habitait une petite chambre de la Piazza del Gesù, de 1925 à 1947. Il passa de là à la maison généralice. Il a dirigé une *Histoire des religions*, qui parut à Turin, en 2 vol., 1934-1936 et a eu, en 1954, sa 4^e édition. Enfin, jusqu'à sa mort, il a coopéré à l'*Enciclopedia Italiana* pour la partie religieuse. D'un mot, ce grand jésuite fut un grand serviteur de Dieu et de la vérité historique.

VII

Lavoisier (1743-1794)

Qui ne connaît parmi nous le nom de Lavoisier, en tant que « père de la chimie » ? M. Denis I. Duveen lui consacre une étude très élogieuse, dans la revue *Scientific American* de mai 1956. Cette revue dont la fondation remonte à 1845, en est à son 194^e volume et s'édite à New-York. Au sujet de Lavoisier, on nous fait remarquer tout de suite qu'il ne fut pas seulement un chimiste de génie, mais aussi un remarquable biologiste, un agriculteur renommé, un technologiste, un financier, un économiste et un homme politique. C'est sûrement l'une des plus nobles figures de la société française, à la veille de la Révolution.

Il était né à Paris, le 26 août 1743, fils d'un riche commerçant et fils unique. Il perdit sa mère tout jeune. Son père voulait faire de lui un homme de loi et le poussa dans ses études. De bonne heure, il manifesta du goût pour les sciences. Il suivit des cours d'astronomie avec La Caille, fréquenta le laboratoire de chimie de Rouelle, fut l'un des auditeurs assidus du grand botaniste Bernard de Jussieu. A l'âge de 23 ans, il remportait un prix à l'Académie des Sciences avec son *Mémoire sur le meilleur système d'éclairage de Paris.* Peu après il publiait une étude « sur les couches des montagnes ». A 25 ans, en 1768, il était reçu membre de l'Académie des Sciences.

Mais il lui fallait une profession assurant son existence. En la même année 1768, il avait acheté une part à la *Ferme générale*, qui était, comme on sait, chargée alors, en France, de la perception des impôts. Ce fut cette profession qui après l'avoir enrichi, le mena à la guillotine.

A l'âge de 28 ans en 1771, il épousait Marie-Anne-Pierrette Paulze, qui en avait 14. Ce fut naturellement un mariage de convention, arrangé par les parents de la jeune fille. Le père voulait éviter d'être obligé de donner son enfant à un noble vieux et dissolu. Lavoisier, en fait, était bien tombé. La jeune fille était intelligente, dévouée, aimante. Comme son mari avait peu de dispositions pour les langues, elle apprit le latin et l'anglais, afin de pouvoir lui traduire les ouvrages scientifiques. Elle fit ainsi pour les importants traités du chimiste irlandais Richard Kirwan. Elle fit de même des résumés des articles publiés par Joseph Priestley,

Henry Cavendish et d'autres savants anglais de l'époque. Elle devint ainsi une collaboratrice infiniment précieuse de son mari. Elle ne négligeait pas pour cela ses devoirs de maîtresse de maison et la demeure de Lavoisier fut le rendez-vous des savants français et étrangers. Enfin, comme elle dessinait à la perfection, elle fit des gravures pour ses ouvrages, des esquisses pour les instruments dont il se servait et qu'il voulait faire fabriquer en vue de ses expériences. Nous avons encore la plupart des dessins de Madame Lavoisier et aussi des notes qu'elle prenait intelligemment sur les travaux de laboratoire de l'illustre chimiste, dont elle était l'auxiliaire le plus achevé. Après la mort tragique de son mari, ce fut elle qui édita ses *Mémoires de Chimie,* composés en prison, mais inachevés. Elle se remaria avec le comte de Rumford, qui était aussi un savant renommé, mais un caractère aventureux et peu fidèle, et qui la rendit malheureuse.

En chimie, la gloire principale de Lavoisier est d'avoir découvert et identifié l'oxygène, puis d'avoir établi la composition de l'air, mélange d'oxygène et d'azote. Il reconnut aussi que l'oxygène est la cause principale de la combustion, qu'il entre dans la composition de tous les acides et des bases. Il commença, avec Guyton de Morveau, à créer la nouvelle nomenclature des corps simples. Il expliqua le premier le phénomène de la respiration animale, en la comparant à une « combustion lente ». Il imagina, pour cela, avec le fameux Laplace, toute une série d'élégantes expérimentations, à l'aide d'un calorimètre de son invention. C'est donc à lui que l'on attribue la découverte du *métabolisme de base,* c'est-à-dire du régime individuel des échanges respiratoires et nutritifs, permettant la vie et expliquant l'activité physique de chaque individu. Les titres des ouvrages de Lavoisier rendent compte de ces recherches : *Sur la transpiration des animaux ; — Sur la nature de l'eau* (1770) ; — *Expériences avec le diamant* (1772), (Lavoisier y confirme une vue de Newton selon laquelle le diamant n'est que du carbone pur) ; *Sur la calcination de l'étain* (1774) ; — *Sur la combustion du phosphore et du soufre* (1777), etc.

Lavoisier était devenu, en 1779, titulaire d'une place de fermier général. Quelques années plus tard il devenait inspecteur général des poudres.

La revue américaine que nous résumons fait observer que cette nomination eut, sur l'avenir de l'Amérique, une influence indirecte mais certaine. Et voici comment elle s'en explique :

« Il fut nommé l'un des quatre administrateurs de cet Office (des Poudres), et il s'appliqua sans retard à y introduire des méthodes nouvelles et efficaces. En trois ans, il fit passer la production annuelle de la poudre à canon de 714 tonnes à 1.686. On peut dire que les efforts de Lavoisier contribuèrent au succès de la révolution américaine, car sans la poudre fournie par la France aux insurgés américains les résultats en eussent été bien différents. »

La *Régie des Poudres* avait eu pour Lavoisier l'excellent avantage de lui procurer un laboratoire scientifique à l'Arsenal. Il y passa les années les plus heureuses et les plus fructueuses de sa vie.

Ce qu'était son noble caractère peut être déduit d'un accident qui survint au cours de ses expériences. Lavoisier, sa femme, et trois de leurs collaborateurs, faisaient des études sur le chlorate de potasse, dans le but de découvrir un nouvel explosif. Il se produisit de fait une explosion si violente que deux des personnes qui se trouvaient là furent tuées. Les Lavoisier n'eurent pas de mal. Il écrivit aussitôt au ministre pour rendre compte de ce qui était arrivé. Et sa lettre contenait le passage suivant :

« Si vous daignez, Monsieur, attirer l'attention du Roi pour un instant sur le récit de ce triste accident, et sur les dangers que j'ai affrontés, veuillez saisir cette occasion pour assurer Sa Majesté que ma vie lui appartient ainsi qu'à l'Etat et que je serai toujours prêt à la risquer, toutes les fois que cela sera à son avantage, soit par la reprise des mêmes travaux sur le nouvel explosif, travaux que j'estime être nécessaires, soit de toute autre manière. »

En dehors de ses travaux de chimiste et d'administrateur des Poudres, Lavoisier s'intéressait à l'agriculture. Il était *physiocrate* convaincu, selon le mot du temps. Il avait hérité de son père une ferme au Bourget, mais il put acquérir lui-même une vaste propriété non loin d'Orléans. Il y cultiva en personne environ 150 hectares et afferma les 350 hectares restants à des laboureurs. Et il dirigeait cette vaste exploitation avec la plus grande application. Il avait coutume de passer dans son domaine les deux périodes des semailles et des moissons. Et il tenait un compte rigoureux des recettes et des dépenses. Il constata bien vite — ce qui paraît élémentaire aujourd'hui, mais était mal connu de son temps — que les rendements de ses terres étaient en étroite connexion avec la quantité de fumier qu'il y employait. Il fit alors la balance exacte de la quantité de bétail qu'il devait avoir à l'hectare, au moyen des pâturages, pour équilibrer l'étendue qui était destinée aux céréales. Ses études sur ce point furent précises et se révélèrent fructueuses. Il eut la joie de calculer qu'en 14 ans, il avait doublé la production en blé et quintuplé le nombre des têtes de son cheptel. Il fut un membre actif de la Société d'agriculture et l'une des lumières des procédés nouveaux introduits dans ce domaine. Député suppléant aux Etats-Généraux de 1789, il devint en 1790, membre de la commission pour l'établissement du nouveau système de poids et mesures — notre *système métrique.* — En 1791, il fut nommé secrétaire de la Trésorerie et proposa, pour la perception des impôts, un plan qu'il développa dans son traité *De la richesse territoriale du royaume de France.* Il était de ceux qui font sortir toute la richesse d'un pays de son sol.

Mais la Révolution, grisée par ses passions et ses haines, n'était plus capable de reconnaître les services rendus au pays par un tel homme. Le 14 novembre 1793, sur la proposition de Bourdon de l'Oise, la Convention décrétait l'arrestation de tous les *fermiers-généraux.* Chargés de la perception des impôts, depuis un siècle et plus, ils s'étaient attiré la haine populaire. Lavoisier se déroba d'abord au décret, en se cachant, pendant qu'il faisait des démarches pour faire reconnaître l'utilité des travaux scientifiques auxquels il était adonné. Mais quand il constata que ses démarches étaient inu-

tiles, il se constitua prisonnier au bout de très peu de jours. En vain, les fermiers-généraux démontrèrent-ils qu'ils n'avaient fait qu'appliquer les lois, sans commettre d'injustices particulières. Au matin du 8 mai 1794, chacun des accusés reçut une copie à peu près illisible des charges dressées contre eux. Le tribunal révolutionnaire ouvrit le procès à 10 heures. Il était présidé par Jean-Baptiste Coffinhal, qui trouva moyen d'inculper les accusés de complot contre le peuple et de trahison de la patrie. Le jury prononça un verdict de culpabilité. Les fermiers-généraux, et parmi eux Lavoisier, furent condamnés à mort et tous guillotinés le soir même. Deux mois plus tard, Coffinhal, englobé dans la réaction contre Robespierre montait à son tour à l'échafaud.

Le grand mathématicien Joseph-Louis Lagrange put dire, au lendemain de la mort de Lavoisier :

> « Il n'a fallu qu'un instant pour trancher cette tête, et peut-être qu'un siècle ne suffira pas pour en produire une semblable ! »

VIII
Renaissance du christianisme

S'il est un point sur lequel tous les observateurs sont d'accord, c'est le fait si souvent constaté de nos jours de l'*accélération de l'histoire*. C'est aux conséquences de ce fait que M. René Pinon, avec sa pénétration habituelle, rattache les perspectives de ce qu'il nomme *Renaissance de la Chrétienté*, dans *La Revue des deux-mondes*, du 15 mai 1956.

Le monde évolue avec une rapidité croissante. C'est ainsi que les moyens de transport ont changé davantage entre Napoléon et nous, qu'entre César et Napoléon. Avec nos moyens de transport, nos moyens de destruction ont réalisé — si l'on ose dire — de prodigieux « progrès ». Mais cela même fait entrer le doute dans les partisans les plus fanatiques du « progrès » :

> « L'usage plus largement répandu, plus universel des moyens perfectionnés de vivre, de se déplacer, et de tuer, est-ce un progrès ? écrit M. Pinon. Et un seul homme sera-t-il plus heureux quand l'un de ses semblables sera arrivé dans la lune ? Il est vain de renouveler le débat célèbre jadis engagé par F. Brunetière sur « la faillite de la science ». Mais l'illusion du bonheur par la seule vertu de la science que le marxisme a propagée ne devrait plus tromper personne. »

Que se passe-t-il donc autour de nous ? La science et la technique ont bouleversé les formes de la vie humaine. Nous sommes entrés dans une ère nouvelle, que, faute de mieux, on a appelé « l'ère atomique ». Mais cette transformation, avec les pouvoirs formidables qu'elle a mis entre les mains des hommes, ne s'est pas limitée aux vieilles puissances chrétiennes, au sein desquelles survivait une certaine sagesse — hélas ! assez limitée — et elle est en train de s'étendre à des peuples de structure toute différente. Voyez ce qui vient d'apparaître tout récemment. L'Amérique, si puissamment industrialisée, croyait avoir acquis une sorte de monopole des armes nucléaires, ou en tout cas s'être assuré une avance infranchissable dans ce domaine. Pas du tout. On admet aujourd'hui qu'elle a été rattrapée largement par la Russie. Or, avec la Russie, c'est la Chine qui entre dans la compétition. Il s'agit, en Russie, comme en Chine, de nations chez lesquelles une élite savante mène à sa guise des masses arriérées et énormes. La Chine, nous le disions plus haut, compte pour un quart de l'humanité. La voici engagée à fond dans la course à l'industrialisation, tout en gardant, pour longtemps encore sans doute, un fonds de population presque primitif. Ce progrès rapide se manifeste chez les peuples musulmans de l'Asie, de l'Afrique du nord et jusque parmi les populations les plus retardataires de l'Afrique noire et de l'Océanie.

De tout ce brassage des peuples, il résulte deux mouvements opposés. D'une part, la diffusion des mêmes outils et des mêmes armes a pour conséquence une aspiration plus ou moins consciente à une unification intellectuelle. Tous les hommes tendent à se rapprocher dans l'industrialisation et dans la technique moderne. Et d'autre part, le développement de la civilisation matérielle a pour effet de susciter et d'exaspérer les désirs d'autonomie et d'indépendance ! Des peuples qui viennent à peine d'accéder aux méthodes modernes de production et d'organisation entendent se conduire eux-mêmes, s'irritent de toute limite posée à leurs aspirations plus ou moins légitimes. D'une part donc l'humanité tend à s'unifier, et d'autre part, elle se divise de plus en plus. C'est le drame de l'heure ! Ce qui s'est passé en Tunisie, au Maroc, ce qui se passe en Algérie, les rivalités qui opposent les peuples arabes au peuple juif, en Palestine, les habiles interventions de la Russie communiste pour utiliser à son profit ces agitations et les intrigues mystérieuses qui s'y rattachent, tout cela et bien d'autres traits analogues sont des résultats inquiétants du progrès des sciences et des techniques modernes.

Le mouvement vers l'unité avait été pris comme mot d'ordre par le communisme à la manière de Lénine et de Staline. Le communisme partait à la conquête de l'univers. Il ne voyait devant lui qu'un obstacle sérieux : l'Eglise catholique. En fait, partout où il a triomphé, le marxisme politique, se donnant comme l'incarnation de l'idéal scientifique, a mené la guerre contre la religion. Il continue certes, et nous ne devons pas nous faire illusion sur la permanence, au sein du communisme, de ce caractère foncièrement antireligieux et surtout anticatholique. Mais, sous nos yeux, le communisme russe semble avoir renoncé à l'universalité. Déjà la Yougoslavie avait donné le signal d'un particularisme irréductible. La Chine communiste, depuis la « liquidation » de Kao-Kang, qui travaillait à la domination de Moscou et à l'union étroite entre la Chine et la Russie, fait bien voir qu'elle entend suivre sa route propre. Il est admis, maintenant, au sein du communisme, que « chaque pays doit être libre de choisir la forme de socialisme la mieux adaptée à son tempérament national et à son histoire. »

Même si cette renonciation à l'universalité n'a théoriquement qu'un caractère provisoire, il faut la prendre comme un fait nouveau et qui est gros de conséquences.

Mais quelle chance de salut reste-t-il pour les vieilles nations qui ont été jusqu'ici les porteuses — souvent bien imprudentes — de ce qu'on nomme la civilisation ?

M. René Pinon estime que cette chance suprême ne peut être trouvé que dans la renaissance du christianisme. Après la « paix romaine », l'idée de chrétienté fut, dans le passé l'une des grandes espérances de l'humanité. M. Pinon renvoie, à ce sujet, au « tableau brillant et précis » tracé par M. Daniel-Rops dans le volume : *L'Eglise de la Cathédrale et de la Croisade*. Nous n'en mesurons que mieux, de nos jours, la gravité de la catastrophe que fut pour nous d'abord le Schisme oriental en 1054 et la Révolution protestante, à partir de 1517.

Où en sommes-nous actuellement ? Toujours les deux mouvements indiqués plus haut : l'un vers l'unité, l'autre vers la division et l'hostilité.

Vers l'unité : ici l'organe principal est l'O.N.U. Mais il faut bien reconnaître que le principe de l'égalité des peuples a conduit à submerger les peuples *conducteurs* dans la foule des petits peuples plus ou moins inquiets, turbulents, égoïstes, sans vues générales. Comme le note M. Pinon, le système a « l'inconvénient d'instituer une sorte de nivellement qui exclut en fait la direction et l'impulsion par les peuples « porteurs du flambeau ».

L'O.N.U., de ce chef, est un frein plus qu'un moteur sur le chemin de l'unité humaine.

Et contre cette unité travaillent à plein des fanatismes obscurs, dont le plus grave actuellement est le *panislamisme*.

Ce qui est sûr, c'est que ce ne sera pas la doctrine de Marx qui apportera la paix au monde. Ce ne sera pas davantage l'O.N.U., car c'est une création tout artificielle et juridique, sans pouvoir réel sur le fond des choses. Il ne reste donc plus qu'une ressource, d'après M. René Pinon, avec qui nous sommes pleinement d'accord, et ce serait, comme il dit, « face au marxisme dissolvant, la renaissance de la Chrétienté ».

IX
Missions de l'A. O. F.

La formidable partie dont nous venons de rappeler à la fois l'enjeu et les moyens d'action, se jouera partiellement en Afrique noire. Les avertissements ne cessent de nous arriver à ce sujet. Le N° de mars 1956, de la revue *Grands Lacs* les a rassemblés une fois de plus. Dans un vigoureux éditorial Mgr Maury, sous le titre *Afrique occidentale française, Condition humaine et promotion spirituelle* fait bien ressortir les données du problème.

C'est par l'Europe, certes, que l'Afrique a été éveillée à la civilisation, mais par une Europe, hélas ! déjà divisée contre elle-même, ayant perdu son unanimité, son idéal supérieur et incontesté. Il s'ensuit que « le même conflit qui oppose, sur notre continent, les chrétiens aux athées, les spiritualistes aux matérialistes, va... se retrouver et renaître au sein des pays neufs qui atteignent leur majorité. »

La majeure partie de l'Asie vient d'adhérer au matérialisme marxiste. Nous ne disons pas que cela soit définitif, mais cela est très inquiétant. Des barrières souvent infranchissables se dressent, en Asie, en face des missionnaires de l'unique vérité rédemptrice : celle du Christ Jésus. Il n'en est heureusement pas de même, jusqu'à présent, de l'Afrique noire. Mais le temps presse. Mgr Maury cite des textes éloquents :

« Un missionnaire, dit-il, écrivait, en 1951 : « L'Afrique évolue dans un mouvement accéléré. Les Noirs quittent le fétichisme en masse. Seront-ils, dans quelques années, catholiques ou simplement protestants, musulmans ou athées ? A nous, catholiques, de répondre ! » Et le Délégué Apostolique pour l'Afrique française déclarait en 1953 : « C'est vraisemblablement dans les années prochaines que se décidera le choix de nombreuses tribus, encore peu évangélisées, pour l'Eglise ou pour l'Islam. Dans les milieux musulmans évolués se dessinent aussi une crise et un problème de conscience. L'Islam ne répond plus aux aspirations. Ici encore un choix est à faire : ou le laïcisme matérialiste et la perspective du communisme, ou la foi catholique. »

L'heure de l'Afrique est donc arrivée. Ce n'est pas ce qui se passe en Algérie qui nous fera douter de cette certitude.

La suite du même numéro de *Grands Lacs* nous permet de jeter un coup d'œil sur la situation de notre A.O.F., au sein de laquelle tout ce qui arrive en Algérie provoque de rudes échos. Et d'abord quelques données géographiques.

L'A.O.F. est un pays immense : 4.797.000 km², soit 8 fois et demi la France. C'est une fédération de 8 territoires : Mauritanie, chef-lieu St-Louis ; — Sénégal, capitale St-Louis encore, la ville étant sur la frontière des deux pays ; — Guinée, chef-lieu Conakry ; — Côte d'Ivoire, chef-lieu Abidjan ; — Dahomey, capitale Porto-Novo ; — Soudan, chef-lieu Bamako ; — Haute-Volta, capitale Ouagadougou ; et Niger, chef-lieu Niamey. La capitale fédérale est Dakar. Là réside le Gouverneur-Général assisté d'un Grand-Conseil de 40 membres. En outre, le pays sous tutelle du Togo, qui compte 1.041.000 habitants, relève directement de Paris.

Mais ce qui nous intéresse surtout, ce sont les missions catholiques. Bien des fois nous en avons parlé ici-même. La Revue *Grands Lacs* nous donne le bilan le plus récent, avec une intéressante récapitulation.

Pour les sept provinces récemment instituées (octobre 1955) — Dakar, Conakry, Bamako, Abidjan, Ouagadougou, Lomé et Cotonou — le total des habitants est de 19.274.870 ; le nombre des catholiques, 774.142 ; des catéchumènes, 153.315 ; des prêtres non-africains, 768 ; et africains, 107.

Pour donner toute leur valeur à ces chiffres, il faut remonter aux chiffres de l'an 1900. Il y avait alors en tout, dans les mêmes territoires : 21.680 catholiques et 130 prêtres.

De rares essais d'évangélisation avaient eu lieu sur les côtes d'Afrique, au XVIe siècle, mais cela n'avait jamais dépassé la présence souvent temporaire d'un missionnaire dans quelque comptoir commercial, la plupart du temps comptoir pratiquant la traite des nègres.

Il faut venir jusqu'au début du XIXe siècle, pour trouver un peu mieux. Après 1815, on ne comptait en tout que deux points de présence chrétienne : Saint-Louis et Gorée. Le Séminaire du Saint-Esprit, fondé à Paris, au XVIIe siècle, en avait la charge. De 1819 à 1822, la mère Javouhey, émue du sort des noirs, envoie ses filles, Sœurs de St-Joseph de Cluny, à St-Louis et à Gorée. En 1828, des églises seront ouvertes au culte, dans ces deux villes. Il faut dire que l'Afrique, alors, était dans son im-

mense étendue, à peu près inconnue. On la figurait sur les cartes par des taches blanches. Nul n'avait pénétré à l'intérieur. Les grands explorateurs, un Livingstone, un Stanley, ne sont à l'œuvre qu'après le milieu du siècle. On découvre le Niger, le Congo, le Tchad. Les trois sociétés de missionnaires qui ont de nos jours encore la part prépondérante dans l'évangélisation de l'Afrique, sont de date relativement récente. Le Séminaire du Saint-Esprit n'avait presque plus de sujets et ce fut sa fusion, en 1848, avec la jeune Congrégation du Saint-Cœur-de-Marie, fondée par le P. Libermann, qui lui fit connaître un véritable renouveau et lui permit d'envoyer enfin des missionnaires en nombre suffisant en Afrique. Les Missions africaines ne datent que de 1856 et célèbrent cette année même leur centenaire. Enfin, les Pères blancs ne furent fondés par le cardinal Lavigerie, qu'en 1868.

Le premier vicariat apostolique, celui de la Sénégambie et des deux Guinées, fut créé en 1842. Il était immense, car il s'étendait « de l'embouchure du fleuve Sénégal à celle du fleuve Orange... sans limites à l'intérieur. » Les premières tentatives des missionnaires furent marquées par de véritables catastrophes. Quand Mgr de Marion-Brézillac eut fondé les Missions africaines, il s'embarqua en personne avec ses premiers collaborateurs, pour Sierra-Leone, en 1858, mais à peine arrivé, le petit groupe était atteint de la fièvre jaune, et tous en quelques semaines mouraient sur place. Il ne restait à Lyon qu'un jeune prêtre, le P. Planque, de trente ans. Tout le monde lui conseillait d'abandonner la partie. Il persista, fut béni par Pie IX, et réussit. Et non seulement il remit sur pied les Missions africaines, mais il fonda la vigoureuse Congrégation des Religieuses de Notre-Dame des Apôtres [4].

Quand les Pères blancs, à leur tour, voulurent pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, ils eurent la douleur de voir deux de leurs caravanes massacrées par les Touaregs, en 1875 et en 1881. Ils ne purent atteindre Tombouctou qu'en 1895.

On ne dira jamais assez combien les missionnaires eurent besoin d'héroïsme, pour affronter les difficultés de l'apostolat africain. L'Afrique occidentale, dans son ensemble, présentait un climat extrêmement malsain, et la médecine n'avait pas encore fait les progrès qui lui permettent maintenant d'améliorer les conditions d'existence en ces pays. La fièvre jaune, le paludisme, la fièvre bilieuse hémoglobinurique firent de très nombreuses victimes. La vie moyenne d'un missionnaire en Afrique ne dépassait pas un petit nombre d'années. Entre 1900 et 1920, les missions ne firent que peu de progrès. De 1900 à 1914, on sait que la France était la proie d'une sorte de rage anticléricale. Le combisme sévissait avec virulence. Un Clemenceau, malgré son patriotisme, ne voulait pas entendre parler des droits de la France au Proche-Orient : « Ce sont des histoires de curés ! » bougonnait-il avec dédain ! Bien qu'il fût admis, depuis Gambetta, que « l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation », les colonies subirent forcément le contre-coup fâcheux des absurdes divisions qui ravageaient la métropole : laïcisation des hôpitaux et des écoles, entraves administratives apportées soit à la création de nouvelles missions, soit même à l'activité des missionnaires. Nous supportons, dans l'Afrique du nord, les conséquences de nos fautes politiques, et notamment de notre indifférence, allant parfois jusqu'à l'hostilité, à l'égard de l'effort missionnaire. En maints endroits, les indigènes furent plus ou moins ouvertement « déconseillés » de suivre les Pères, *tandis que l'Islam avait toutes les faveurs*. L'Islam nous fait voir, en ce moment, la reconnaissance qu'il a pour nos hommes politiques et pour notre pays !

La guerre de 1914 à 1918 enleva aux missions tous les pères en âge d'être mobilisés. De nombreux postes durent être fermés. Quand la guerre fut finie, on dut combler les vides, former de nouveaux apôtres. Il faudra arriver jusqu'à 1927, pour assister à un vrai départ. C'est de 1927 à 1955 que s'opèrent les progrès les plus encourageants. La guerre de 1939 à 1945 ne les arrêta pas. Les chiffres ici sont déjà éloquents. Le Sénégal-Mauritanie a passé de 13.500 catholiques, en 1900, à 25.414 en 1927, et 111.906, en 1955. En Guinée, les chiffres, aux mêmes dates, sont de 1.100, 7.301 et 24.980 ; — en Côte d'Ivoire, c'est bien plus brillant encore, on passe en effet de 380 à 20.924, puis 181.492. La Haute-Volta n'avait pas un seul baptisé en 1900. Elle en avait 5.349 en 1927, et 91.852 en 1955. Au Niger, 0 en 1900, 0 en 1927, et aujourd'hui : 7.384. Mais la mission la plus prospère, avec celle du Togo, est la mission du Dahomey, qui a passé de 5.200 en 1900, à 24.214 en 1927 et 184.233 en 1955.

Le P. A. Prost, auquel nous empruntons ces chiffres dans la revue *Grands Lacs* indiquée plus haut, conclut par ces importantes observations :

« Les statistiques... ne disent que ce qu'on peut chiffrer. Il y aurait encore à signaler la part des élites catholiques dans le mouvement d'évolution sociale et politique, l'organisation des syndicats catholiques, de la J.O.C. et des œuvres, la presse, avec un grand hebdomadaire — *Afrique nouvelle* — à Dakar. Mais c'en est assez pour montrer que l'Afrique occidentale française et le Togo ont franchi désormais un cap et ont des chrétientés bien assises. »

Dans la même revue, on nous parle, un peu plus loin du grand séminaire régional de Koumi. Ce fut en 1933, nous dit le P. Marius Aeby, recteur de ce séminaire, que les chefs de mission de la région résolurent cette fondation. On choisit la contrée de Bobo-Dioulasso, comme la plus saine et la plus centrale, et le gros village de Koumi. Pays très pittoresque, région boisée, falaises, collines, ravins, rivières offrant de beaux buts de promenade, et garantissant néanmoins une solitude propice aux études. En septembre 1935, ouverture avec 3 Pères et 16 séminaristes. Koumi est destiné à recevoir les séminaristes des différentes missions : archidiocèses de Ouagadougou et de Bamako, diocèses de Koudougou, Bobo-Dioulasso et Nouna, préfectures de Sikasso, Kayes et N'zérékoré. Jusqu'à présent une dizaine de races sont représentées dans la maison : mossi, gourounsi, dagari, lobi, bobo-fing, bobo-oulé, samo, bambara, kassonké, guerzé, etc. Ces noms aux résonances étranges pour

[4] Une biographie du P. Planque, par Mgr Cristiani vient de paraître chez les Religieuses de N. D. des Apôtres à Vénissieux (Rhône), 58, rue Ernest Renan, prix : 400 francs.

nous iniquent bien la diversité des tribus du pays ! La langue commune est le français. Le règlement est, à peu de chose près, celui de tout grand séminaire chez nous ou dans les scolasticats. Il va de soi que les détails vestimentaires et alimentaires sont adaptés au pays. En 20 ans, de 1935 à 1955, il a passé là 140 séminaristes en soutane blanche. Sur ce nombre, 48 ont été ordonnés prêtres et sont à l'œuvre, soit dans les postes des « Pères blancs » dont ils partagent la vie et le travail, soit dans les postes entièrement confiés aux prêtres africains. Le nombre des séminaristes est très variable d'une année à l'autre. Pour l'année en cours, 1955-1956, il est de 26 seulement, contre 32, l'année d'avant. Il n'a que rarement dépassé 45, sans atteindre jamais 50. Dans l'archidiocèse de Ouagadougou seul, dont le premier poste ne fut fondé qu'en 1901, il y a actuellement 26 prêtres africains en activité, soit un tiers de l'effectif total. Les années à venir s'annoncent bien, car les petits séminaires sont bien peuplés !

Autre création récente et en plein essor, celle des Congrégations de Sœurs noires. Toujours d'après la même Revue, les Sœurs africaines de l'A. O. F. totalisent 279 professes, appartenant à sept congrégations différentes. Parmi celles-ci la plus nombreuse est la Congrégation des Sœurs de l'Immaculée-Conception, dont le centre est à Ouagadougou. Le 15 juillet 1955, elles ont tenu leur premier chapitre et élu leur première supérieure générale. Pendant quelque temps encore la Sœur blanche ancienne directrice, continuera son rôle de conseillère auprès de la nouvelle supérieure générale.

Cette Congrégation compte actuellement 100 professes, 13 novices, 30 postulantes, 16 maisons. Et elle n'a débuté qu'en 1921. Parmi ces Congrégations, il en est qui portent des noms émouvants, comme les « Filles soudanaises de Marie, à Bamako » ou les « Sœurs de Notre-Dame de Guinée, à Kankan ».

Tout cela est plein de promesse et sollicite à la fois nos prières et nos générosités.

X

Les idées contemporaines sur l'âme

C'est Renée Haynes qui traite du sujet de l'âme dans la pensée contemporaine, dans la revue de langue anglaise, *The Month* de mai 1956.

Et pourquoi cet exposé ? Il est bon de confronter nos idées à nous, catholiques, avec celles de nos contemporains. Pour nous l'âme est la « forme » du corps, elle ne fait qu'une personne avec le corps. Elle se distingue par la conscience, l'aptitude à raisonner, la liberté du choix entre le bien et le mal. Cette âme est immortelle et, dès lors, il n'y a pas, pour l'être humain, de plus grande affaire que celle du « salut ».

Essayons de voir ce que tout cela devient pour les divers groupes intellectuels contemporains.

Au sein du communisme d'abord, qui est, nous dit l'auteur, « aussi international, aussi missionnaire, aussi tranché dans son idéologie que l'Eglise », ce n'est pas l'affaire du salut, qui est la grande affaire. Il ne saurait être question d'âme immortelle. L'individu au surplus se noie dans la collectivité.

Qu'est-ce donc que l'âme pour un marxiste ? C'est ce « quelque-chose » qui assiste ou qui résiste consciemment à l'inexorable processus de l'histoire, en marche, à travers la lutte des classes, vers le triomphe du Prolétariat. Si le marxiste moyen, le marxiste de la rue, absorbé dès sa jeunesse et durant toute sa vie, par le travail de l'usine ou du bureau, par le sport, et par la propagande politique, a le temps — ce qui est rare — de s'interroger sur l'âme et sur sa nature, il apprend que « l'âme est un épiphénomène engendré par le mécanisme physique ». Il en est d'elle comme de ces gaz des marais qui sont le résultat de la décomposition végétale dans la vase d'un étang. Ces gaz explosent en bulles à la surface des eaux. De même l'âme explose en bulles insignifiantes, que nous appelons des sentiments, des pensées, des idéaux, mais qu'il est illusoire de considérer comme ayant une action quelconque sur l'évolution universelle des choses.

Il est des zoologistes qui pensent que les fourmis et les fourmilières n'ont qu'une conscience collective, que les individus y sont perdus dans la collectivité, que toute la fourmilière — ou toute la ruche, s'il s'agit des abeilles — est comme une machine bien montée, dont les fourmis particulières ne sont que des rouages.

Il semble que, pour un marxiste conscient et organisé, ce serait là le dernier sommet de la morale. Ne vivre ,ne respirer, ne travailler que pour le Parti, n'avoir d'autre règle du bien et du mal que ce qui est utile ou nuisible au Parti, détruire en soi le culte de la personnalité — nous dirions actuellement : se déstaliniser soi-même à fond — voilà le plus haut idéal pour un bon communiste !

Et l'on arrive à cette conclusion, que le marxisme est né du « machinisme », qu'il est le fruit de l'ère « machiniste » ou « industrialiste » et qu'il vise à faire du genre humain une « machine collective », analogue à la fourmilière ou à la ruche, une termitière géante, dans laquelle le Parti est tout et l'âme rien !

Telle est, semble-t-il, la philosophie de cet énorme chose qu'est de nos jours le communisme.

On peut rapprocher de ce système celui des mécanicistes indépendants. Sans être communistes, ils aboutissent à quelque chose d'assez semblable. A les en croire, c'est dans les robots électroniques modernes, qu'il faut voir la représentation la plus parfaite de ce qu'on appelle illusoirement l'âme. Les machines électroniques sont faites essentiellement de « liaisons » complexes, au moyen desquelles ont lieu des combinaisons d'opérations qui peuvent s'accomplir avec une prodigieuse rapidité. Ces liaisons électroniques sont analogues aux liaisons nerveuses du cerveau. Quand on parle de « cerveau électronique », la plupart d'entre nous prennent cette expression pour une image, pour une hyperbole. Mais il paraît qu'il y a des savants — oui, des savants et peut-être même des philosophes — qui prennent l'expression de « cerveau électronique », au sens littéral du mot. Pour eux, l'âme n'existe pas en dehors des liaisons nerveuses, qui sécrètent de la pensée. Tout en nous est automatique ou semi-automatique. L'homme n'a fait que « s'imiter lui-même » dans l'*automation*, qui commence à faire parler d'elle et qui soulève déjà tant de problèmes !

A l'opposé du système, il faudrait placer les prétentions du Hatha Yoga oriental, selon lesquelles le vouloir humain, convenablement concentré, serait capable de régler les processus physiologiques eux-mêmes : la respiration, les battements du cœur, la température du corps ! Mais comme les extrêmes se touchent, ce pouvoir prodigieux de la volonté, ne serait lui-même qu'un rouage supérieur de la machine, ou une disposition particulière de l'automation humaine.

En fait, la notion de *personne* disparaît de plus en plus de certaines philosophies contemporaines, et il n'y a plus que des « expériences privées », un phénoménisme individuel, sans substance indépendante, sans personnalité, en un mot sans âme. Il n'est pas du tout question d'admettre une « immortalité personnelle ».

Les racistes contemporains — et il y en a sans doute encore — ne parlaient que de « penser avec son sang ». C'est l'hérédité qui est toute l'âme. Nous portons le bien et le mal dans notre race ! Ce qu'on appelle crime ou acte de vertu se ramène à la voix du sang, tout comme, dans le communisme, cela se réduit à la marche du Parti.

Notre auteur examine ensuite la théorie de l'âme dans le *spiritisme*, qui est malheureusement assez répandu, en nombre de pays. Le spiritisme a des traits qui le font ressembler à l'antique *manichéisme*. Pour un spirite, l'âme survit au corps, ce que nous admettons volontiers, mais cette âme garde un grand intérêt pour tout ce qui concerne le monde qu'elle vient de quitter. En cela aussi, nous sommes d'accord. Mais le spiritisme professe explicitement ou implicitement — et ici nous ne le suivons plus du tout — que l'âme séparée du corps possède *ipso facto* toute sagesse, qu'elle peut entrer en contact avec nous et que nous devrions suivre tout ce qu'elle nous dit, et enfin que si nous pouvons, par nous-mêmes, réaliser cette relation avec l'âme désincarnée, il est plus sûr pour nous de passer par des individus privilégiés qu'on appelle *mediums*. Le *medium* a le don de nous faire entrer en contact avec l'âme que nous recherchons, une mère avec le fils qu'elle a perdu, une épouse avec son mari défunt, etc. Et dans ces relations fréquentes l'adepte du spiritisme prétend trouver la lumière, la consolation, la vérité.

Autre système voisin du spiritisme : la *Christian Science*. Mais avec cette dernière, nous sommes en plein manichéisme : l'âme seule est réelle. Le corps ne compte pas, il est illusoire. La maladie est une obsession corporelle, mais elle n'a aucune réalité. La mort même n'existe pas puisque le corps n'est rien. Il s'ensuit que toutes les cures médicales et même les opérations chirurgicales peuvent être avantageusement remplacées par les pratiques de la Christian Science.

Autre système encore, celui des théosophes. En théosophie, on admet la réalité de l'âme. Son incarnation est une pénitence, un châtiment encouru pour les fautes commises dans une vie antérieure. Il y aura autant de réincarnations qu'il y aura eu de vies comportant des fautes. Mais l'idéal est d'arriver, par une vie sans faute, à dégager l'âme de la matière, à éviter toute réincarnation, à conquérir de la sorte le repos éternel.

En terminant son très curieux exposé, Renée Haynes s'étend assez longuement sur la science récente appelée la *métapsychique*. Mais cela demanderait une étude à part. Et nous en resterons là de notre analyse de l'article. Si nous pouvons nous permettre une simple conclusion, à ce sujet, ce serait qu'en dehors de la foi chrétienne, il n'y a, sur l'âme, que des théories incertaines, contradictoires ou même immorales. C'est avec la foi que se trouvent le bon sens et la simple raison !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

G. H. R. Von KŒNIGSWALD. — **Les premiers hommes sur la terre,** traduit de l'allemand par Paul Stephano. — In-16 de 264 p., 36 dessins in-texte et 20 planches hors-texte, 700 fr. — Paris, Denoël, 1956.

Nombreux sont à travers le monde les savants qui s'intéressent à l'anthropologie et à l'ethnographie. Toutefois l'apport des différents pays à ces sciences est inégal. Alors qu'aux Etats-Unis, par exemple, 51 universités et collèges les enseignent à plus de 2.000 étudiants, il n'existe en France qu'une chaire d'ethnologie en Sorbonne : la plupart des recherches en ce domaine proviennent d'organisations privées : Muséum, Ecole des hautes études, Institut de Paléontologie humaine, etc. En 1939, il y en avait 18 en Allemagne, 5 en Italie, 3 en Suisse, 3 en Pologne, etc.

Œuvre d'un savant allemand qui poursuivit lui-même un long travail de fouilles, accessible au grand public, riche de découvertes récentes, ce livre sera lu avec un intérêt passionné. Envoyé en 1931 en Indonésie par le gouvernement néerlandais pour occuper le poste de paléontologie dans un service de géologie, le jeune professeur Von Kœnigswald rêvait de résoudre le problème du Pithécanthrope, le célèbre fossile que Dubois avait ramené au jour à Java et dont personne ne pouvait dire avec certitude s'il était un être humain ou un singe très évolué. Au cours de son long séjour en Extrême-Orient, il fit des découvertes sensationnelles : les restes d'un pithécanthrope assez complets pour permettre d'établir qu'il s'agissait bien là d'un *homme* et non ceux d'un *géant humain*, qu'on baptisa le Méganthrope. En explorant les extravagantes pharmacies chinoises où d'astucieux potards se livrent au fructueux commerce des « os » et des « dents de dragons », von Kœnigswald dénicha encore d'autres fossiles authentiques qui représentent pour la science d'inestimables trésors.

Ce sont ces découvertes, leurs étranges circonstances et les conclusions importantes qu'elles autorisent que l'A. rapporte au long de cette investigation qui l'a promené d'Indonésie en Chine, puis de l'Afrique de l'Est à celle du Sud. A ses propres acquisitions il ajoute le tableau de toutes celles qui depuis une trentaine d'années, ont peu à peu éclairé le mystère de nos origines, il a parcouru toutes les terres où ces découvertes ont été faites et, à le suivre, le lecteur revit la prodigieuse histoire de l'Homme, depuis le temps où vivaient les ancêtres des primates semi-humains de l'Afrique du Sud, les *Australopithécidés* — « mauvais élèves, écrit avec humour von Kœnigswald, qui sont restés en panne sur les bancs de l'école de la vie » — jusqu'au temps où les chasseurs préhistoriques, nos directs aïeux, tra-

cèrent sur les parois de la grotte de Lascaux des dessins d'une émouvante perfection.

Paléontologiste, l'auteur s'en tient au domaine des faits, mais il a su chercher autre chose que les débris du passé : au-delà du fossile, il cherche la vie, et au-delà de la vie, l'ordre et la loi. Pour lui la vie de l'homme demeure « l'expression de lois suprêmes », et son livre s'achève sur cette conclusion d'Hooton : « ...Si une créature humaine n'est pas la réalisation d'un dessein intelligent, il n'y a pas d'intelligence ».

P. S. — Ceux de nos confrères qui désireraient un « bilan » parfaitement au point sur la *Paléontologie humaine* le trouveraient dans la *Revue Nouvelle* (belge, dépôt chez Casterman) de janvier 1955 (étude et tableau très suggestifs de la vie sur notre planète par Edouard Boué) ; dans *L'Homme à la recherche de ses ancêtres*, par André Senet, Plon, 1954, 990 fr. ; et dans un art. de C. Valette sur les *Acquisitions récentes de l'Anthropologie et de l'Ethnographie* (*Revue franç. de l'Elite*, n° 7, avril 1948).

Dans les pas de Jeanne d'Arc. — Texte de Régine PERNOUD. Photographies de Frédérique DURAND. — In-4 de 128 p., sous jaquette illustrée et pelliculée, comportant 68 planches en héliogr., dont 8 en couleurs et 5 en doubles pages, 1950 f. — Paris, Hachette, 1956.

Il y a trois ans, Mlle Régine Pernoud, conservateur du Musée d'Histoire de France, dans *Vie et Mort de Jeanne d'Arc* (même éditeur, 500 fr.) a mis à la portée du grand public le recueil, d'importance capitale, des témoignages du Procès de réhabilitation 1450-1456. Ce sont les chevauchées de Jeanne qu'elle évoque ici, à travers les paysages qui ont été les décors successifs de sa geste. Elle nous en dit la raison : « La vie de Jeanne d'Arc, c'est un itinéraire. Il n'y a pas de héros, guerrier ou saint, dont l'histoire puisse s'identifier de manière aussi totale avec le chemin concrètement parcouru. Même parmi les grands explorateurs ou les grands missionnaires, on ne voit guère d'exemples qui puissent lui être comparés. Sa mission, son rôle historique, sa grandeur, sa sainteté, son héroïsme, tout cela se résume dans les étapes de sa route ; elle est Jeanne d'Arc parce qu'elle est allée de Domremy à Vaucouleurs, de là à Chinon et à Poitiers, puis à Orléans, puis à Reims et ensuite à Compiègne, avant d'aboutir à Rouen — menée comme l'apôtre, où elle ne voulait pas... Le sol qu'elle foulait devenait son domaine, plus sûrement que pour aucun conquérant de l'Histoire... »

Tout ce que l'héroïne a fait de grand et de saint, on le retrouve et on le revit dans les étapes de sa route. De la Vierge au sceptre fleurdelysé de la chapelle de Notre-Dame de Bermont jusqu'au bûcher de Rouen, la photographie nous permet aujourd'hui de faire un pèlerinage réel dans les pas de Jeanne. Rien de ce qui demeure n'a échappé à la diligente investigation de Mlle Frédérique Durand : pans de ville et de châteaux, églises et cathédrales, pièces et objets historiques, tout ce que les yeux de Jeanne ont pu voir dans son parcours et ses combats, et surtout les incomparables paysages de France. Il en est ici de merveilleuses images ! A noter qu'elles ont été exécutées systématiquement au cours des saisons de l'année, aux heures mêmes où Jeanne put les contempler.

Les spécialistes pourront contrôler les étapes de cet itinéraire avec *La Chevauchée de Jeanne d'Arc* (4e Carnet de route du Père Doncœur), à l'Art catholique, 1929, et avec *L'Itinéraire sacré de Jeanne d'Arc* (tableau en couleurs de Lucien Boucher indiquant les étapes de cette chevauchée de Vaucouleurs à Rouen, format 28 × 36 cm., sur papier pur fil à la forme, 540 fr., S.G.A.F., 179, bd Haussman Paris-8e, 1952). Mais chez plus d'un jeune sans doute, ce magnifique album fera naître l'idée de refaire la route « dans les pas de Jeanne d'Arc » — même s'il y a quelques points de suspension sur ses passages de rivières et certains de ses chemins.

Charles du CHESNAY. — **Les Eudistes.** — 36 p. (13 × 18), 40 fr. Réduction par quantités. Presses Continentales (40, rue du Cherche-Midi), Paris-VIe ; et « Notre Vie » (1, rue Jean Dolent-XIVe). C. C. P. Paris 6828.91.

Les « Presses Continentales » ouvrent par cette brochure une collection nouvelle qui se propose de faire connaître les Congrégations. La prochaine brochure parlera des Petites Sœurs des Pauvres.

Celle-ci donne une brève biographie de saint Jean Eudes (8 p.), une histoire de la Congrégation des Eudistes (9 p.) et un tableau de leurs activités actuelles (6 p.). Suivent les adresses des établissements eudistes (6 p.) et une « bibliographie eudiste » (4 p.). L'auteur propose, de sa Congrégation, la définition suivante (p. 23) : « Une société de prêtres, spécialement destinée à la formation du clergé et à l'apostolat missionnaire, sans repousser pour autant les autres formes du ministère sacerdotal, animée par la piété même de saint Jean Eudes, soucieuse de sanctifier ses membres dans des communautés simples, cordiales et toujours soumises à l'Eglise, au Saint-Siège et à l'Episcopat .»

A cette brochure de propagande, précise, abondamment illustrée, bien composée, et à celles qui la suivront en s'inspirant de ses qualités, l'*Ami* souhaite et promet un grand succès.

Wladimir d'ORMESSON. — **La Ville Eternelle. Rome vue par les écrivains français.** — (15×22), 172 p. — Paris, Alsatia, 1956.

L'auteur, membre de l'Académie Française depuis le 3 mai 1956, a donné, le 27 et le 30 janvier 1956, à la Villa Bonaparte, à Rome, deux conférences dont le titre est devenu celui du présent volume : « Rome vue par les littérateurs français, depuis Rabelais jusqu'à nos jours » ; il nous redit leurs impressions et les accompagne d'intéressantes citations (p. 9-81). Chateaubriand fait l'objet d'un éloge spécial (p. 83-92), dans une allocution, à l'occasion du centenaire de sa mort (1948). Une autre allocution (p. 93-98) fut prononcée en l'honneur d' « une patronne de la France, sainte Emilie de Rodat ». Nous retrouvons une nouvelle conférence (23 février 1952) sur Pauline Bonaparte, sœur de Napoléon (p. 109-143) ; elle est précédée d'une brève étude (p. 99-108) sur la villa Bonaparte, où vécut Pauline Borghèse et où se trouve maintenant la résidence de l'ambassade de France près le Saint-Siège. L'ouvrage se termine par une quatrième conférence (2 décembre 1954) prononcée à Saint-Louis des Français, sur « Lyautey et l'Italie », à l'occasion du centenaire de la naissance du maréchal (p. 145-172).

On lira avec grand intérêt ces pages aussi remarquables par la perfection du style que par l'érudition discrète à laquelle elles empruntent une valeur d'histoire.

André de BOVIS, S. J. — **La Paix dans la foi. Psychologie religieuse d'un guide spirituel : le Père Gaston Naudin (1876-1954).** — In-16, 105 p., 200 fr. — Apostolat de la Prière, Toulouse, 1955.

Le P. Naudin passa une vie en apparence bien ordinaire, une « vie à remontoir » aimait-il à dire. Il fut professeur pendant quarante ans à l'Ecole Apostolique qu'il suivit dans ses déplacements à Thieu (Belgique), à Mouscron, à Florennes, à Amiens, à Raismes, à Cor-

montreuil. Mais dans cette vie obscure, où rien ne tire l'œil, il pratique une intense union à Dieu, source de paix, sur laquelle il édifia sa vie spirituelle et mystique.

Son effacement cependant ne l'empêcha pas d'exercer une influence profonde sur ses élèves bien sûr, mais surtout sur les religieux et religieuses qui se confiaient à lui.

Le travail de l'A. fut d'autant plus difficile que le P. Naudin avait brûlé toutes ses notes spirituelles et qu'il ne restait pas beaucoup de documents pour se renseigner. Malgré cela, cette biographie ou plutôt cette étude de psychologie religieuse, comme le dit très exactement le sous-titre, constitue une forte lecture dans laquelle resplendissent les richesses de l'humilité.

Emile JOPPIN. — **Le Père Sarloutte.** — In-16, 238 p., 750 fr. — Paris, Edit. La Colombe, 1956.

Né à Pont-à-Mousson en 1878, entré chez les Lazaristes à 18 ans, en 1896, prêtre en 1903, le P. Sarloutte fut aussitôt envoyé au Collège d'Antoura, dans le Liban. C'est dans cette maison qu'il passera toute sa vie, d'abord comme professeur et préfet de discipline jusqu'en 1911, puis comme supérieur de 1911 à 1944. Seule la guerre de 1914, durant laquelle il fut aumônier sur le front français et à l'île de Rouad, sur la côte du Liban, devait interrompre ce séjour.

Le général Weygand, qui a préfacé ce livre, nous dit que « le P. Sarloutte ne pouvait avoir de biographe plus qualifié que le R. P. Joppin, qui prit pendant plus de vingt ans une part intime à ses travaux avant de lui succéder au poste de supérieur du Collège d'Antoura ». Et en effet les nombreuses activités du Père Sarloutte dans une vie uniforme en apparence sont mises en relief et détaillées avec finesse. Le professeur, l'aumônier militaire, le prêtre, l'homme public, l'éducateur, l'ami des voyageurs d'Orient constituent les chapitres essentiels de cette biographie passionnante.

P. Remacle MOONEN. — **Le Serviteur de Dieu, Père Valentin Paquay.** — In-8 (14×21), 331 p., 800 fr. — Paris, Lethielleux, 1955.

Adaptation française d'une 3e édition, ce volume a été écrit par le Vice-Postulateur de la cause de béatification du P. Paquay, franciscain, qui vécut en Belgique de 1828 à 1905 et que le peuple appelait le « saint petit Père de Hasselt ». Il est préfacé par le P. Martial Lekeux.

La popularité dont jouit le héros, les faits extraordinaires dont sa vie abonde, la grande humilité comme l'extrême pauvreté qui le caractérisent, sa jovialité et son humour, tout contribue à faire de sa biographie comme un chapitre de la légende dorée, mais un chapitre qui s'étale sur 331 pages... A suivre les « Préparations » et les « Ascensions » de la vie de ce serviteur de Dieu, à prêter l'oreille au concert d'acclamation et de louange qui se prolonge au-delà de ses « funérailles triomphales », on se sent comme transporté dans un autre monde. Il faut cependant attendre le jugement de Rome pour savoir si vraiment on est en face d'un « nouveau curé d'Ars ».

Louis de WOHL. — **Va et incendie le monde. Saint François Xavier.** Roman traduit de l'anglais par Françoise de Tilly. — In-16, 327 p., 590 fr. — Tours, Mame, 1955.

Le sous-titre nous avertit qu'il s'agit d'une vie romancée de saint François Xavier. L'auteur y suit pas à pas le déroulement de cette prodigieuse existence à partir du moment où François et Ignace de Loyola se rencontrent à Paris, où tous deux y sont étudiants. Nous assistons à la formation de ce petit groupe où figurent les noms de Laynez, Rodriguez, Fèvre, Salmeron, Robadilla et son ascension vers la vie religieuse sous la direction du chef. C'est ensuite le départ pour Venise et Rome et c'est de là qu'Ignace donna à François, à la requête du roi de Portugal, l'ordre de partir pour les Indes : Va et incendie le monde. Le reste tient du prodige : des Indes, François ira au Japon et, épuisé, il mourra à 46 ans en face de la Chine où il ne pourra aborder.

Le principal intérêt du livre nous paraît résider dans la reconstitution du cadre historique de cette vie apostolique : en face d'une foule de colonisateurs ambitieux ou médiocres, préoccupés d'intrigues et de rapines, la haute figure du missionnaire prend un relief saisissant. La puissance d'évocation de cet ouvrage, sa hauteur morale le recommandent au lecteur catholique qui y trouvera à la fois une leçon et le charme de l'aventure vécue.

Psychologie des leaders, par J. HAROUX, maître de conférance à l'Université de Louvain, et J. PRAET, chargé de cours à l'Ecole de régents en éducation physique. — Deux vol. (18,5 × 12 cm.), chacun 104 p., 90 fr. belges. — Olympia, publications de l'Institut d'éducation physique de l'Université catholique de Louvain.

La fonction de « leader » ou chef s'exerce sur une échelle aussi étendue que celle des groupements humains, dont la variété est infinie, allant de la troupe d'enfants assemblés pour le jeu à ces vastes ensembles que sont l'armée, l'industrie, l'Etat. C'est le chef, en effet, qui assure la cohésion et la coopération au sein de la pluralité des individus associés. Si l'on sort de l'empirisme pour entrer dans le domaine de l'observation scientifique, on est frappé par la multiplicité des problèmes posés par le phénomène « leader » : qu'est-il ? dans quelles conditions s'établit-il dans les groupes? Quelles relations s'établissent entre le leader et les autres membres du groupe ? Quelles sont les caractéristiques du leader ? Quelles fonctions assume-t-il ? Comment se recrutent les leaders ? A ces questions, choisies entre bien d'autres, ces deux petits volumes visent à donner une réponse, après une étude basée beaucoup plus sur les faits analysés rationnellement que sur des idées *a priori*.

Un exposé particulièrement intéressant est celui de la sélection des leaders. Les critères traditionnels, tels que l'épreuve du travail, les certificats et diplômes, les relations familiales, les recommandations, sont passés au crible et jugés inefficaces dans l'ensemble. Sans leur dénier toute valeur, il convient d'en ajouter d'autres, qui consistent en des tests appropriés. Ces méthodes sont déjà utilisées avec profit en vue du recrutement des officiers dans les armées anglo-saxonnes. La sélection scientifique des leaders n'est toutefois pas une mécanique. Elle n'élimine pas le jugement humain. Elle le rend seulement plus objectif; elle substitue à des bases d'appréciation subjectives et empiriques un fondement plus solide. Cette branche de la psychologie sociale, peu étudiée jusqu'ici, est appelée à rendre ultérieurement de grands services.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 julii 1956

G. Michel, *vic. gen.*

Le gérant : C. Gaildraud

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)